

9/16 1898

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

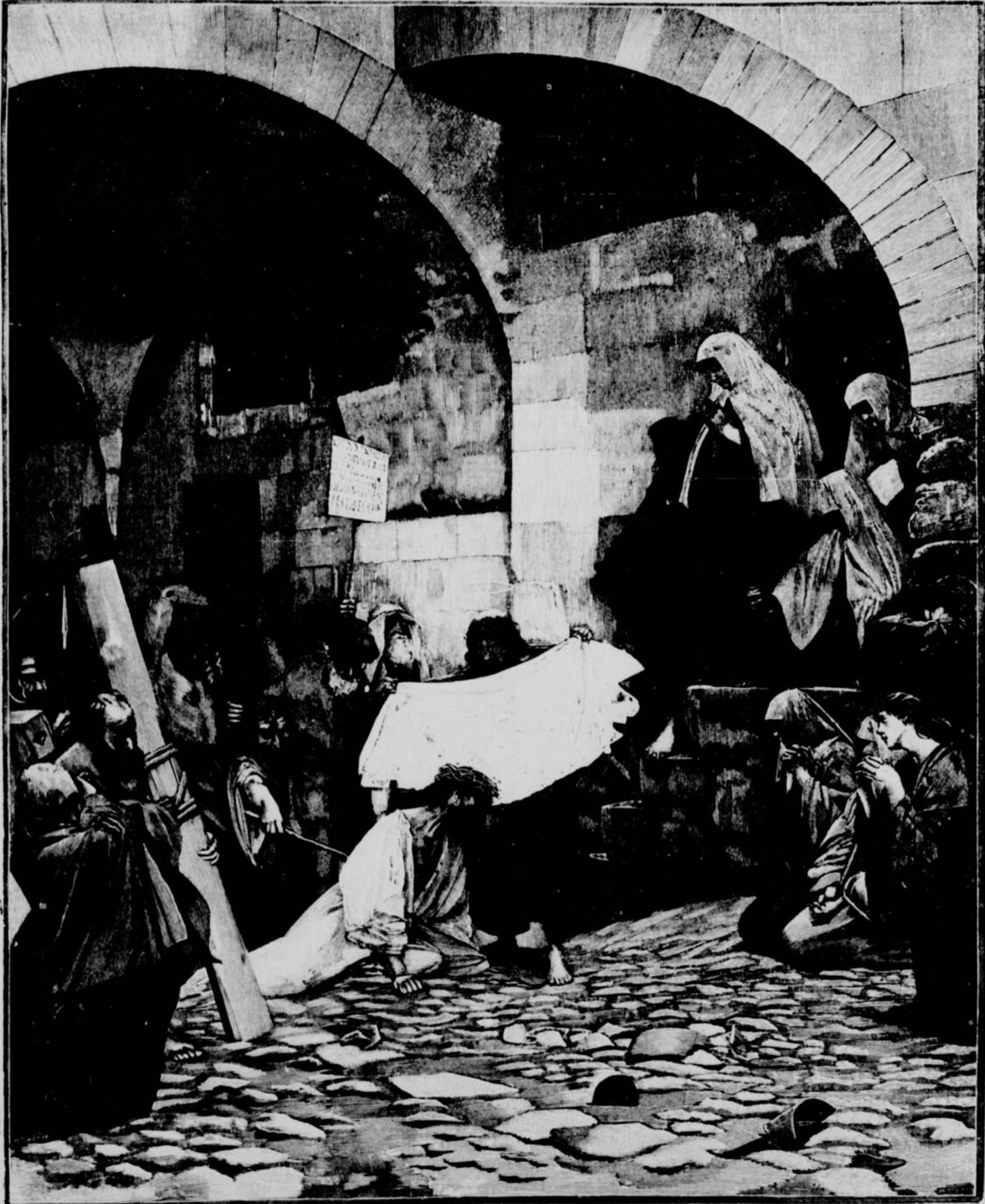
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 727. — SAMEDI, 9 AVRIL 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA GRANDE SEMAINE. — Sainte Véronique essuyant la face du Sauveur

LE MONDE ILLUSTRE

— MONTREAL, 9 AVRIL 1898

SOMMAIRE

TEXTE.— Le Vendredi-Saint, par Louis Fréchette.— Les bois francs, par Je me souviens.— Petite poste en famille.— Ecole littéraire.— Poésie : Les voix célestes, par J.-N. Legault.— La mort de Jésus, par Monsabre.— Le retour du calvaire, par Paul Herda de Croix.— Le devoir social, par Abbé J. Chatelain.— Poésie : La grande semaine, par Raoul Narsy.— Poésie : La trinité, par Albert Ferland.— La grande semaine, par F. Picard.— C'était Pâques, par Lierre des Bois.— La traduction.— Légende hongroise, par E. Horn.— Bibliographie.— Description des gravures de mode.— Le repentir.— Primes du mois de mars.— Gravure-devinette.— Rebus.— Jeux et amusements.— Théâtres.— Feuilleton.— Choses et autres.— Le sport.— Le jeu de dames.

GRAVURES.— La Grande Semaine : Sainte Véronique essayant la face du Sauveur.— La Sainte Nappe sur laquelle Notre Seigneur a institué la Sainte Eucharistie le Jeudi-Saint.— La Grotte de l'agonie au Jardin des Oliviers.— La Grande Semaine : Le Christ au lincoln.— Les saintes femmes au tombeau.— La Résurrection.— Gravure de mode.— Devinette.— Gravure du feuilleton.

A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRE réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRE, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

CONTES ET NOUVELLES

Nous commencerons, la semaine prochaine, une nouvelle dont tous les détails sont rigoureusement historiques. L'action se passe en Acadie, pays fertile en traits d'héroïsme de la part de nos pères, en faits d'atrocité barbare de la part d'un dominateur maudit, aujourd'hui encore, partout où s'appesantit sa lourde main, partout où il porte son égoïsme. Tous nos lecteurs voudront donc lire

La Nuée du Diable

que de superbes gravures de l'époque rehausseront. Cette histoire terrifiante sera suivie d'autres, tant de l'Acadie que de notre province. L'auteur, M. Firmin Picard, est connu déjà de nos abonnés.

En même temps, paraîtra une de ces gracieuses pages sorties de la plume magique de notre grand littérateur canadien-français, M. Louis Fréchette. Tout d'actualité, ce conte a pour titre :

Les Cloches de Pâques

et sera suivi aussi de plusieurs autres de la même plume. LE MONDE ILLUSTRE a reçu le titre de Journal des Familles : il tient à honneur de le mériter de plus en plus.

Un numéro-spécimen sera envoyé sur demande. Bureau : 42, Place Jacques-Cartier, Montréal. Abonnement : Un an, \$3.00 ; six mois, \$1.50 ; quatre mois, \$1.00. En vente chez les marchands de journaux.

LE VENDREDI-SAINT

Le Vendredi-Saint est une date à la fois lugubre et consolante.

Date unique dans l'histoire universelle tout entière. Pourquoi ? Réfléchissons un instant.

Ce jour-là, dans un petit pays d'Orient, un jeune homme, un enfant du peuple, le fils d'un charpentier, fut exécuté entre deux voleurs, pour avoir blasphémé et prêché des doctrines subversives.

Et voici bientôt dix-neuf cents ans que l'humanité civilisée s'incline, pleure et prie sur le tombeau vide de l'humble supplicié.

Voici bientôt dix-neuf cents ans que le souvenir de ce supplicié plane sur le monde, et que son exemple inspire les dévouements les plus sublimes comme les plus modestes héroïsmes, les actes d'abnégation les plus cachés, comme les sacrifices les plus éclatants.

Vous êtes-vous jamais demandé, lecteurs, ce que serait aujourd'hui le genre humain, sans le Vendredi-Saint, — même si l'on se place au point de vue des incrédules qui nient la divinité du Christ ?

Vous êtes-vous jamais demandé, lecteurs, ce que serait devenu, durant ces deux mille ans écoulés, notre pauvre monde, rongé d'un côté par la gangrène d'une société tombant de décadence en pourriture, et submergé de l'autre par le flot envahissant d'une barbarie effrénée, sans l'avènement de cette morale chrétienne qui, prêchée d'abord dans les catacombes, devint bientôt le flambeau dirigeant de la civilisation nouvelle ?

Morale pressentie par les prophètes et les philosophes anciens, mais définitivement proclamée dans le dernier soupir qu'exhala le crucifié du Golgotha.

Code si simple et si grand !

Si grand qu'il embrasse tout ce que les plus illustres législateurs ont pu émettre et formuler d'incontestables doctrines.

Si simple qu'on le retrouve en entier au fond de toute conscience.

Nul ne saurait le nier : même au point de vue purement social et politique, et en faisant abstraction de toute idée religieuse, le Vendredi-Saint a pesé d'un poids décisif dans la balance des destinées terrestres. Ses conséquences ont été incalculables.

C'est de lui qu'est venue la grande régénération nécessaire.

Il en résulte ceci, qu'aux yeux même du libre-penseur qui considère Jésus comme un simple philosophe, le grand Martyr du Calvaire ne peut encore être que le Sauveur du monde.

Et le Vendredi-Saint une Rédemption !

Mais pourquoi cette rédemption ?

Pourquoi cette satisfaction, ce prix, ce paiement exigé par la divinité toute puissante et infiniment miséricordieuse, de notre humanité si petite, si infime, si impuissante et si pauvre ?

Ce progrès, ou plutôt cet enrayement du monde sur la pente fatale ne pouvait-il s'effectuer sans ce sacrifice inouï, sans cette immolation volontaire ou arbitraire d'un juste ?

Et pour nous — les croyants — n'est-ce pas un formidable mystère que l'Être suprême exigeant son propre martyre comme rançon de l'humanité, et que cette humanité achetant son salut par le crime le plus horrible que l'imagination puisse rêver, par un sacrilège à donner l'épouvante — le meurtre d'un Dieu fait homme par amour pour elle ?

Où, sans doute, pour les uns et pour les autres le mystère est troublant.

Mais quand on songe que la loi du martyre est la loi la plus absolument universelle dont on ait encore constaté l'existence, le grand mystère, tout en restant enveloppé dans ses ténèbres sacrées, ne répugne plus autant à notre conception.

Nous en sentons — vaguement si vous voulez — nous en sentons, au fond de nous-mêmes, je ne sais quelle raison d'être inflexible.

Regardons autour de nous :

Tout se fait, tout ce meut, tout existe par cette loi de la souffrance, par le martyre proportionnel de quelqu'un ou de quelque chose.

Rien n'échappe à cette implacable loi, dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral.

Faites un pas :

Vous avez usé vos muscles, fatigué vos tendons, heurté ce caillou, écrasé quelque pauvre insecte, renversé quelque palais bâti par des millions de microcosmes.

Et cette semelle que vous avez plus ou moins éraillée, n'est-elle pas la peau de quelque bête immolée ?

La souffrance est nécessaire par la nature même des choses.

Elle est le corollaire de tout accomplissement, de tout progrès, de tout bien.

Je vous défie de rien imaginer qui puisse se faire en dehors de cet ordre absolu.

Pour vivre, il faut tuer, gémir, peiner, ou qu'un autre tue, gémisses ou peine pour vous.

Votre pain, c'est du froment qu'on pulvérise.

Et ce froment, d'où vient-il ?

D'un grain de blé en dissolution.

La plume qui en ce moment fatigue mon doigt s'oxyde imperceptiblement sous l'action de l'encres dont les gouttes se dessèchent peu à peu sur une feuille de papier destinée à moisir dans quelque coin ; et demain, la presse de l'imprimeur s'abattra lourdement sur le plomb des caractères chargés de transmettre ma pensée, péniblement enfantée, à quelqu'un qui peut-être aura dû faire fondre des métaux et polir du cristal pour me lire.

Et ainsi de suite.

C'est un enchaînement fatal.

Dans un ordre de choses plus relevé, voyez les grands génies qui ont amélioré le sort ou élargi les horizons de l'humanité.

Le moins qu'ils aient souffert, c'est d'avoir usé les lobes de leur cerveau dans les veilles, s'ils n'ont pas été persécutés, raillés ou proscrits par leurs contemporains.

Et — chose qui plonge dans la stupeur — la leur même qui éclairait ces veilles était le plus souvent produite par les entrailles, déjà soumises au feu, d'un animal qui avait hurlé sous le couteau du boucher.

Le martyre ! le martyre, partout, toujours, nécessaire, inéluctable !

C'est la condition de l'équilibre universel.

Il se confond avec l'évolution, — l'évolution, c'est à dire le progrès.

Héraclite n'avait peut-être pas si grand tort, quand il faisait rapporter tout à cette loi suprême :

Le mouvement.

Peut-être le philosophe d'Ephèse avait-il entrevu un lambeau de ce qu'Aristote, Descartes et Leibnitz n'ont fait que soupçonner.

En effet, plus on creuse ces questions, et plus on se convainc d'une chose qui, à mon avis, fait éclater le plus souverainement la suprême intelligence qui préside à l'harmonie de l'univers, c'est que tout se régit, dans l'ordre de la matière comme en métaphysique, par une loi unique, éternelle et suprême, dont toutes les autres lois ne sont que la manifestation plus ou moins médiate.

Qu'on appelle cette loi équilibre, mouvement, compensation, évolution — moi, je l'appelle le martyre.

Le martyre, en rapport avec le résultat produit.

Si le résultat est divin, il faut un martyre divin.

Pour qu'il y ait rédemption, il faut un prix équivalent à la dette.

Or, pour notre rachat — notre régénération, si vous aimez mieux — la dette était infinie, il fallait un prix infini.

Je ne fais pas ici allusion à l'histoire enfantine de la pomme et du serpent, — l'Écriture est remplie de ces détails symboliques ; — je parle de la lutte sans trêve du mal contre le bien ; je parle du spectre de l'Orgueil éternellement dressé dans l'abîme pour jeter à la face de l'Éternel son éternel *non serviam*.

L'homme avait élevé sa révolte — ou devait élever sa révolte, l'éternité n'a ni passé ni futur — jusqu'à la majesté impassible de Dieu.

Dieu s'est soumis lui-même à sa propre loi : il a abaissé son amour jusqu'aux abjections les plus douloureuses de la misère humaine.

Voilà comment ce grand mystère, dont l'Eglise célèbre la mémoire le Vendredi-Saint, n'est pas aussi irrationnel dans sa raison d'être qu'on se l'imagine quelquefois.

Cette raison d'être, on l'entrevoit.

Mais rendu là, il faut s'incliner et adorer.

Adorer le grand Martyr, mourant entre le ciel et la terre, les bras étendus comme pour embrasser la création, la poitrine ouverte d'un coup de lance, ses deux mains goutte à goutte saignant sur le monde, le front déchiré par les épines d'une couronne ironique, et laissant échapper de ses lèvres humides de fiel et de vinaigre ces mots de lamentable désespérance, indiquant qu'il avait bien sondé toutes nos douleurs et toutes nos faiblesses :

—Eli, eli, lemna sabactani !

—Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

Et celui qui physiquement et moralement souffrait à ce point, celui qui subissait ainsi le supplice des infâmes — philosophes incrédules, vous l'admirez vous-mêmes — c'était un juste !

Bien plus — un de vous l'a proclamé dans une page admirable qui, j'en ai la conviction, lui est comptée là-haut — c'était le plus parfait des enfants des hommes !

Et ce doux martyr a relevé la race humaine plongée dans la boue ;

Son culte a traversé les siècles en grandissant jusqu'à nos jours ;

Ce supplicé a été l'inspirateur d'une infinité d'actes surhumains ;

Les œuvres grandioses qu'il a produites sont innombrables ;

Il règne dans les replis les plus secrets de millions et de millions de consciences ;

Et des millions et des millions d'individus meurent encore avec son nom sur les lèvres...

Cela n'est-il pas assez concluant ?

Que parlez-vous de sentimentalité, d'enthousiasme ?

Napoléon n'était ni un sentimental ni un enthousiaste, lui. Si jamais un homme a su penser froidement, c'est bien ce calculateur inaccessible à tout attendrissement, pour qui les champs de bataille jonchés des débris sanglants d'une armée ne jesaient pas un fétu dans la balance de son ambition.

Eh bien, lorsque, relégué sur son rocher désert, loin du monde qu'il avait foulé de son prodigieux talon de conquérant, il s'arrêtait pensif en face des mystères d'une autre vie, il disait à son ami le comte de Las Cases :

—Croyez-moi, mon cher, je m'y connais en hommes ; Jésus de Nazareth n'était pas un homme.

Non, ce n'était pas un homme.

Tout le démontre.

Jusqu'à la symbolique mise en scène qui encadre le dernier acte du drame, tout atteste l'être divin.

Qui voit-on au pied de ce gibet fatidique où se consume cette inexplicable expiation — le rachat d'un monde par l'amour ?

Trois personnes : Magdeleine, Jean et Marie.

Magdeleine — la tendresse de la femme ;

Jean — l'affection de l'ami ;

Marie — le dévouement de la mère.

Ces trois éternelles vibrations de l'âme dans les quelles se résument, comme en une trinité sublime, toutes les aspirations qui font les héros, et qui, résorbées dans l'amour divin, font les saints et les apôtres !

Aussi, rien ne m'émeut comme cette scène de la crucifixion, qui a su inspirer tant de grands artistes.

La scène est complète, en même temps que poignante par sa simplicité.

Au pied du Christ qui s'éteint la tête penchée, deux figures sont là, graves et debout dans l'héroïque acceptation du sacrifice — la mère et l'ami ; tandis que la femme, abîmée sur le sol, arrose de ses larmes les pieds du Sauveur, et sanglote dans l'affaîssement de sa désolation.

Rien ne saurait en même temps parler plus éloquentement au cœur et à la pensée.

Je n'ai jamais regardé ces quatre figures peintes ou sculptées, sans me dire que c'est bien là le seul mot du grand problème, le seul contrepois des tristesses hu-

maines, le seul refuge des éprouvés, et sans murmurer au fond de mon cœur ces mots qui se chantaient encore quand la porte des siècles se fermera pour toujours :

O crux, ave, spes unica !

Louis Fréchette

LES BOIS-FRANCS

Le Bulletin des Recherches Historiques, vol. 3, page 61, dit en parlant des Bois-Francis : " Dans le mois de septembre 1838, un document signé par l'archevêque de Québec donnait instruction au curé de Saint-François du lac Saint-Pierre d'aller visiter et desservir les nouveaux colons établis dans certaines missions et ajoutait : En un mot, tous les habitants des Bois-Francis, désignation ordinaire aujourd'hui de ces places nouvelles."

Pourrions-nous avoir une copie complète et authentique de ce document, ou bien est-il le même que la lettre que nous lisons dans les notes de M. le grand-vicaire Suzor, sur la paroisse de Saint-Christophe ?

Cette lettre est adressée par Mgr Signay à M. Denis Marcoux, non pas curé, mais vicaire de Saint-François du Lac.

ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC, septembre 1838.

Mon cher monsieur,

Je vous nomme, par les présentes, vicaire à Saint-Edouard de Gentilly, avec la charge d'aller visiter les nouveaux colons des cantons de Blandford, Stanfold, Somerses, Arthabaska, Warwick et Bulstrode, en un mot tous les habitants des Bois-Francis, désignation ordinaire aujourd'hui de ces places nouvelles. Je vous souhaite courage et santé pour l'accomplissement de votre nouvelle mission.

Je suis, cher monsieur,

Votre serviteur,

(Signé) + Jos., Archevêque de Québec.

Si la date de ce document est bien authentique, comme nous avons raison de le croire, nous devons admettre cependant que M. Denis Marcoux ne se rendit pas à Gentilly en 1838. Les registres nous apprennent qu'il exerça le ministère en cette paroisse sous la direction de M. le curé Olivier Larue, de septembre 1839 à octobre 1840.

J'ai en mains une copie d'une lettre officielle nommant M. Denis Marcoux au vicariat de Gentilly. Elle est datée de septembre 1839. La voici :

QUÉBEC, 18 septembre 1839.

A M. Denis Marcoux, vicaire.

Monsieur,

A présent que j'ai lieu de croire que vous vous êtes suffisamment reposé dans votre famille, je vous informe qu'il faut vous remettre à l'ouvrage, et que la paroisse de Gentilly, ainsi que les divers établissements qui se trouvent derrière cette paroisse et celles du voisinage, sont le théâtre où vous allez exercer votre zèle. Vous aurez donc soin de vous mettre en route pour votre nouvelle destination, de manière à y être rendu, s'il est possible, pour dimanche prochain.

En attendant que vous receviez de moi des pouvoirs plus détaillés, je vous autorise à exercer à Gentilly les pouvoirs de vicaire, et pour les townships, si besoin est, ceux que M. Larue est autorisé à y exercer.

Je suis, etc.

(Signé) + Jos., Ev. de Québec.

Comment concilier ces deux documents relatifs à la nomination de M. Denis Marcoux, au vicariat de Gentilly ?

Faudrait-il supposer que M. Marcoux, nommé au vicariat de Gentilly en 1838, n'aurait pu s'y rendre, vu le mauvais état de sa santé ? Le document de 1839 nous dit que M. Marcoux était en repos dans sa famille, lorsque Mgr Signay le nomma vicaire à Gentilly. Quoi qu'il en soit, ces deux documents font mention des Bois-Francis, et l'un d'eux nous fait connaître

quels cantons comprenaient alors les Bois-Francis. En second lieu, on a dû faire erreur en attribuant à Monsieur le Curé de Saint-François du Lac, un document adressé à Monsieur son Vicaire. Si Monsieur le Curé de Saint-François du Lac a reçu instruction de Monseigneur de Québec de visiter les colons des Bois-Francis, il ne l'a jamais fait à cette époque. Remarquons que Saint-François du Lac était éloigné au moins de 20 lieues des Bois-Francis, tandis que Gentilly était la paroisse la plus rapprochée.

Aussi le premier prêtre qui vint dans les Bois-Francis fut M. Claude-Gabriel Courtin, curé de Gentilly. Ce fut en février 1828. Il dit la messe à Blandford, sur les bords de la rivière Bécancour. Ce fut la première messe célébrée dans les Bois-Francis.

Après lui, vinrent à Blandford de 1828 à 1832, ses vicaires, M. François-Magloire Turcotte et M. Jos.-Deziel ; de 1832 à 1836 M. Michel Carrier, curé de Gentilly ; de 1836 à 1839 M. Olivier Larue, curé de Gentilly, et à l'hiver de 1840, M. Denis Marcoux, vicaire de Gentilly et missionnaire des Bois-Francis.

JE ME SOUVIENS.

PETITE POSTE EN FAMILLE

J.-N. L., Saint-Henri.—Je vous suis vivement reconnaissant de votre pardon, si généreusement octroyé, et non moins généreusement reçu. Vous allez trouver que c'est de l'audace : ne pensez-vous pas que ce n'est que de... l'humilité ?...

Oui, nous avons reçu votre dernier envoi. Il paraîtra aussitôt que faire se pourra.

Lierre des Bois.—J'ai interrogé les échos : les échos restaient muets ; j'ai bouleversé toutes les feuilles aux fines nervures apportées par les zéphirs amis : je n'ai pu retrouver le joli petit lierre, sans doute enfoui sous la mousse soyeuse pour se protéger contre la bise desséchante ! A quel nom puis-je, dès lors, adresser ce qui a été demandé ?...

Volubilis.—Voilà, par exemple, qui va ranimer entièrement notre gracieux *Lierre des Bois* ! Avec le *Volubilis*, à quels sommets n'atteindra-t-il pas ?—Et le pauvre houx, de loin, s'enivrera aux effluves des deux douces plantes, heureux de les voir briller—et sans le moindre sentiment d'envie au cœur !

J.-E. R., Montréal.—Vraiment, je ne comprends pas pourquoi l'on... ne veut pas comprendre ! Dans presque chaque numéro, nous avons dit et redit qu'il nous faut le nom de nos correspondants, leur adresse : est-ce donc chose si difficile à faire ?

Si J.-E. R. veut bien passer en nos bureaux, je me ferai un plaisir de lui signaler ce qu'il devra faire.

Jos.-T. B., Fraserville.—Votre intéressante communication paraîtra.

ECOLE LITTÉRAIRE

La séance du 25 mars est d'un bon augure pour la nouvelle année scolaire. L'assistance était nombreuse et quantité de morceaux ont été soumis. M. F. Picard a présenté un nouveau candidat et ses articles ont été soumis au comité de critique qui fera rapport à la prochaine séance.

Après les affaires de routine, M. E.-Z. Massicotte a donné son premier cours de botanique qui a été très écouté, puis il a lu une monographie d'une de nos fleurs canadiennes : la *Rose de mai*, *epigea repens*, une poésie : *Supplique à l'infidèle amante*, une nouvelle : *Comment finit l'amour, souvenirs de la vie d'étudiant*.

M. G. Beaulieu continue ensuite ses cours d'histoire naturelle, partie des insectes et lit une *Parodie d'une scène du Cid de Corneille*.

M. F. Picard lit une longue et intéressante *Nouvelle Acadienne*.

M. Gustave Comte donne lecture d'un *Essai de critique sur les sonnets* de M. A. de Bussières.

Les conférenciers de la prochaine séance seront MM. Massicotte, Beaulieu et Germain.

LES VOIX CÉLESTES (1)

TROISIÈME PARTIE.—RÉDEMPTION. (suite)

LE GOLGOTHA

(Les trois croix, Jésus descendu, au milieu des soldats.)

LES SOLDATS (choeur)

Jésus crucifié, non, tu n'étais pas Dieu,
Tu ne reviendras plus de ce funèbre lieu,
Où l'a plongé la mort. Montre-nous cette gloire,
Dont le monde devait conserver la mémoire !
Nous l'avons abreuvé de vinaigre et de fiel,
Sans jamais éprouver les colères du ciel.
Allons, toi, roi des Juifs ! Montre-nous ta couronne !
Ton sceptre enfin n'est plus et ton Dieu l'abandonne.
En vain tu l'invoquais de tes vœux superflus,
Et maintenant encore, Il ne l'entendra plus...
Réponds à notre appel, Jésus, roi de la terre ;
Ton bras ne peut-il plus nous lancer ton tonnerre ?

UN SOLDAT

Laissons-là Jésus mort,
Tirons sa robe au sort !

LES SOLDATS

Tirons sa robe au sort ! Pour charmer son calice,
Égayons le cœur d'un jeu plein d'artifice.

MARIE (JEAN, SAINTES FEMMES.)

Jésus ! mon fils !

LES SOLDATS

Ton fils ! Ton fils est mort !...
Ce roi ! nous avons fait de la croix son support !

MARIE

Hélas ! Jésus, mon fils, revenez à la vie !

LES SOLDATS

Porte loin de ces lieux cette funeste envie.

(Montrant Jésus)

Voici ce roi des Juifs, ce roi de Nazareth,
Qui reçut pour son trône, un infâme gibet !

MARIE

Ce calice sanglant, qui me tue et me lie,
Mon cœur le devait donc boire jusqu'à la lie,
Son corps criblé de coups !... Ses membres lacérés !...
Ses yeux éteints !... Ses mains et ses pieds déchirés !
Son front couvert de sang et transpercé d'épines !...
Qui me rendra mon fils et ses grâces divines ?

LES ANGES (choeur invisible)

Mère, ton fils divin est monté vers les cie-x ;
Il viendra dans trois jours, vous revoir en ces lieux.
Il a vaincu la mort et sa sombre furie ;
Il règne plein de gloire en la sainte patrie...
Soldats, repentez-vous, Jésus est votre Dieu !...
Nous porterons Là-Haut votre sublime vœu.

LES SOLDATS

Jésus, nous le croyons, notre cœur est sincère,
Vous êtes vraiment Dieu, nous croyons ce mystère.
Jésus, entendez-nous, pardonnez notre erreur ;
Nous détestons enfin notre atroce fureur.
Hélas ! nos bras, armés par la main de la rage,
Sur un Dieu nous a fait assouvir notre outrage...
Anges, portez au ciel ces mots de repentir ;
De nos cœurs recueillez ce sincère soupir,
Offrez-le, sans tarder à votre auguste Père...
Nous plaignons ta détresse, ô douce et tendre mère

TOUS (excepté Marie près de Jésus)

La mort, frappant Jésus, nous comble de douleurs,
Nos yeux sont obscurcis d'un déluge de pleurs !
Et toi, mère, à ses pieds la détresse l'inonde !...
Oh ! quels torrents de pleurs !... Quelle douleur profonde !
Recevant dans tes bras, au pied de cette croix
Ton fils meurtri, sanglant, expiré sur ce bois,
Le cœur ne peut tracer tes souffrances de mère,
La langue est impuissante ; et ce triste Calvaire
Pourrait seul dévoiler l'immense désespoir
Qui te torture, hélas, sans force et sans espoir.
Brisée en ta détresse, arrosant de tes larmes
Son corps défiguré, tu succombes d'alarmes !
Les torrents desséchés déborderaient des pleurs
De ton âme épuisée en ses vastes douleurs,
Les fleurs du monde entier périraient d'amertume
Sous le flot décorant que ta souffrance exhume...
Ah !... mille et mille fois, le serrant dans tes bras,
Tu ne peux plus trouver que l'horreur du trépas !

(1) Tous droits réservés.



LA SAINTE NAPPE, SUR LAQUELLE NOTRE-SEIGNEUR A INSTITUÉ LA SAINTE EUCHARISTIE, LE JEUDI-SAINTE.—RELIQUE INSIGNE CONSERVÉE A VIENNE EN DAUPHINÉ

Tu contemples en vain ses blessures cruelles,
La mort seule reçoit tes ardeurs maternelles.
Qui pourrait contempler cet immense tourment,
Sans se sentir ému, pleurer amèrement ?
Hélas ! Ton cœur meurtri, ton âme gémissante
N'exhalent que soupirs, près de la croix sanglante.
Rachel, pleurant ses fils aux plaines des déserts,
Ne connaît pas de pleurs plus tristes, plus amers !...
Oui, le Seigneur régnant dans la sainte patrie
Couronnera ton cœur, ton âme endolorie,
Car toujours Il l'aima d'un filial amour ;
Il voudra l'élever aux splendeurs de sa cour.
Mère, console-toi dans ta sombre agonie,
Ton fils reçoit du ciel la céleste harmonie.

JEAN

Retirez-vous, ma mère, écoutez notre voix ;
Éloignez-vous enfin de ce funeste bois.

MARIE

Hélas !... amis !... mon fils !... Mon âme est en délire !
Femmes, quel désespoir !... qui connaît mon martyre ?...
Un torrent de douleurs est venu m'accabler !...
Anges du Ciel venez... venez me consoler.

D^e J. K. Ligault.

(La fin au prochain numéro)

LA MORT DE JÉSUS

Affaibli par Ses blessures, épuisé par une longue et pénible marche, écrasé sous le poids de Sa croix, Jésus arrive au sommet du Golgotha. Ouvrons les yeux, voici la dernière et la plus terrible scène de la passion.

Des bourreaux s'emparent du Sauveur et arrache brutalement ses vêtements collés aux plaies de la flagellation. Ils Le couchent sur la croix, tirent violemment Ses membres meurtris et déchirés, enfoncent des clous dans Ses mains et dans Ses pieds. On entend craquer et se disjoindre les os. C'est horrible ! Enfin la croix se dresse, et la pudique et sainte victime est exposée toute nue à la vue d'une foule immonde, ac-

courue de tous les quartiers de Jérusalem, pour se repaître du spectacle de Son agonie et insulter à Ses suprêmes douleurs, à l'heure où la souffrance des plus infâmes criminels commande la pitié et devient respectable et sacrée.

Mais le doux agneau de Dieu oublie toutes les injures, et toutes les cruautés. Il pardonne à Ses bourreaux, Il promet le paradis au larron, Il nous donne à Sa mère, Il a soif de nos âmes et les appelle à Lui, Il Se soumet à la volonté de Dieu et accomplit les oracles jusqu'à ce que tout soit consommé, Il se plaint amoureusement à Son Père de Son abandon, Il lui remet Son âme, Il pousse un grand cri, Il expire.— Jésus est mort !

Jésus est mort ! mais Il n'a pas encore répandu sur nous tous les trésors de Son amour. Un laurier transperce Son cœur adorable, d'où s'échappe le sang précieux qui doit vivifier les sacrements et régénérer nos âmes pécheresses.

Jésus est mort ! contemplons Son corps livide et ensanglanté. Pour nos yeux charnels, Il est sans beauté, mais Dieu ravi Se penche vers Lui, l'enveloppe d'une étreinte amoureuse et recueille, en Son sein miséricordieux, tous les mérites de Ses souffrances. C'est le bien-aimé que chantait naguère le Roi Salomon, le bien-aimé revêtu de la blanche tunique de l'innocence et de la pourpre du sacrifice.

Jésus est mort ! Unissons-nous aux anges invisibles qui entourent Son gibet, et adorons en silence Sa chair inanimée. L'âme, dont elle était le tabernacle immaculé, l'a quittée pour descendre aux lieux sombres où l'attendent les justes de l'ancienne loi ; mais la Divinité l'habite encore et prépare dans Ses membres immobiles le prochain triomphe de la résurrection.

Jésus est mort ! Pleurons avec sa très sainte mère et demandons-lui de nous faire partager sa tendre et profonde compassion. Toutes les douleurs de son Fils ont retenti dans son cœur maternel ; ses larmes sont un reproche pour nos cœurs coupables, et cependant elle nous a pardonné. O reine des martyrs ! sainte mère de Dieu et des hommes ! nous voulons conserver

à jamais le souvenir de votre grande miséricorde. Pour nous la rappeler, imprimez fortement dans nos âmes les plaies de votre amour crucifié.

*Sancta Mater istud agas
Crucifici fige plagas
Cordi meo valide.*

Jésus est mort ! Lamentons-nous avec Madeleine et frappons notre poitrine comme le centurion, car ce sont nos péchés qui ont crucifié le Sauveur. Impiétés, profanations, sacrilèges, blasphèmes, ingratitude, orgueilleuses pensées, tumultueuses ambitions, avidités criminelles, égoïsme, injustices, méchancetés, mensonges, tromperies, plaisirs des sens, mollesse de la chair, honteuses voluptés, approchez et soyez confondus devant votre victime. Vous avez tué l'auteur de la vie ! O mon Jésus ! j'ai honte de paraître devant Vous, j'ai peur du sort réservé aux bourreaux de Votre chair adorable, je m'enfuirais bien loin, bien loin du Golgotha, si je n'y étais retenu par Vos miséricordieuses paroles et par les promesses de Votre pardon.

Jésus est mort ! Oublions tout et absorbons-nous dans la contemplation de la croix, comme si nous restions seuls au monde avec elle. C'est pour nous, particulièrement pour chacun de nous, que Jésus a été crucifié. Pour nous :—en ce sens qu'Il nous remplace sur le gibet où nous devrions porter nous-mêmes les coups de la justice divine. Pour nous :—en ce sens qu'Il expie nos propres fautes et accomplit l'œuvre de notre salut. A Jésus crucifié l'hommage, trop longtemps attendu, de notre profond repentir, à Jésus crucifié l'hommage d'une immense reconnaissance, pour le grand bienfait de notre rédemption.

MONSABRE.

LE RETOUR DU CALVAIRE

Tout est consommé... Une atmosphère de mélancolie immense planait sur la nature entière. La terre qui avait été secouée, jusque dans ses fondements, comme d'un tremblement d'indignation, la terre avait fait cesser ses bruits ; les eaux semblaient couler plus doucement, les petits oiseaux mariaient leurs gammes sur un ton plus bas, les fleurs révélaient un parfum plus discret, le vent courbait plus gravement le faite des arbres et l'herbe des prairies. Le soleil qui avait suivi, spectateur impassible, toutes les pérépéties du drame de la Passion, jusqu'au moment où pour ne pas être témoin de ce spectacle inouï, la mort de l'Homme-Dieu, il s'était dérobé derrière les nuages, le soleil descendait majestueux à l'horizon, devant la cime ensanglantée du Calvaire, illuminant de ses derniers reflets la Croix du Divin Supplicié, déchargée maintenant de son précieux fardeau : le jour donnait à la nuit le long baiser du soir.

Sur la voie douloureuse, la mère du Christ, la douce Vierge blonde, accompagnée du disciple bien-aimé s'en allait vers Jérusalem.

Sur sa belle et touchante figure se lisait l'expression d'une inénarrable douleur ; douleur faite des souvenirs de cette navrante journée, douleur augmentée encore par la prescience de toutes les souffrances humaines, de toutes les angoisses de ces hommes qu'au pied de la Croix, elle adopta pour ses enfants. Et, dans sa pensée, répondant à ces confidences que la brise, dans ses caresses, semblait lui apporter, Marie disait : Je serai leur consolatrice, je leur épargnerai toutes les amertumes dont ils ont abreuvé mon cœur ; Jésus l'a dit, je suis leur mère, eh bien ! j'aimerai mes enfants. Si vaste que soit le désert où l'homme puisse errer, comme le bon Pasteur, je retrouverai la brebis égarée ; si profond que soit le précipice où il tombe, mon œil sondera toujours les profondeurs de l'abîme ; si forte que soit la vague qui l'entraîne, ma main se tendra toujours vers le noyé, afin qu'à travers les siècles, le sang de l'Agneau de Dieu ne coule pas en vain.

Ainsi, en revenant du Calvaire, où, debout, Elle avait assisté au supplice de son Fils, le plus beau des enfants des hommes, cette Mère admirable gardait

encore dans son âme assez d'énergie sublime, assez d'amour et de miséricorde, pour pardonner aux bourreaux.

Depuis, chaque fois que l'homme a faibli en gravissant son calvaire, chaque fois qu'il est tombé, accablé par le malheur, Marie l'a relevé, Marie l'a soutenu, Marie l'a consolé en lui montrant au sommet du Golgotha la Croix qui y fut dressée, il y a 1865 ans, pour opérer le salut du genre humain.

Raoul Narsy de Cron

LE DEVOIR SOCIAL

Nous ne sommes pas créés et mis au monde pour, dans le bien-être d'un dilettantisme raffiné, contempler notre nombril avec le sourire figé du Bouddah Indien. Il y a des devoirs envers la patrie, envers la société, envers Dieu, devoirs qui incombent à toute intelligence éclairée, devoirs qui sont réglés par la religion naturelle et par la religion révélée. En ce temps d'effondrements financiers, politiques et sociaux, les esprits inquiets cherchent un point d'appui, un gouvernail contre le naufrage de leurs idées... la foi.

Quærite et incenietis, c'est la parole de la Vérité infaillible. La foi est une grâce. Les hommes de bonne volonté, philosophes sincères, l'obtiendront. *Facienti quod in se est, Deus non denegat gratiam.*

Abbé J. CHATELAIN.

LA GRANDE SEMAINE

VENREDI SAINT

I

Voici le jour sanglant qui vit mourir un Dieu !

*Le temple s'est ôté de silence. Les cierges
Y cessent l'adoration des flammes vierges,
Un lourd frisson de mort l'envahit peu à peu.*

*Le tabernacle, ouvert, est vide. Un voile sombre
Sur l'autel sombre semble un suaire jeté,
Un frisson de remords étroit l'âme, dans l'ombre.*

Voici le deuil du Dieu que la Croix a porté !

II

Voici le trône triomphal du Dieu-Hostie !

*Parmi les ars, parmi l'encens, parmi les fleurs,
Lente imploration des cités de douleurs,
La prière s'en va vers la Croix, vers la Vie.*

*Car la Vie a jailli de la mort. Car l'adieu
Du Crucifié pâle est le geste adorable
Et sans fin, de l'amour du divin Pitoyable.*

Voici le jour béni qui vit mourir un Dieu !

RAOUL NARSY.



JARDIN DES OLIVIERS.—GROTTE DE L'AGONIE

LA TRINITÉ

DÉFINIE PAR DIEU LE PÈRE

A mon ami Firmin Picard.

" Je suis Dieu, Dieu le Père, et j'engendre en mon sein
 " De toute éternité le Verbe souverain.
 " Cependant que je suis Générateur suprême,
 " Que le Verbe est en Moi le Fils et Dieu lui-même,
 " Tous deux, coéternels et sans succession,
 " Nous produisons l'Esprit par la spiration ;
 " Et, comme à Moi, le Père, ainsi qu'au Fils unique,
 " En procédant de Nous, l'Esprit est identique,
 " Nous sommes tous les trois même Dieu, même Loi,
 " La seule Majesté, la seule Omnipotence,
 " L'unique Jéhovah, l'unique et pure Essence ;
 " Et le Verbe et l'Esprit ne font qu'un avec moi."

Alfred Picard

LA GRANDE SEMAINE

(Voir gravures)

Ce n'est point l'historique du Déicide que nous allons faire : le cadre de notre journal ne nous le permet pas, et d'autre part, ces événements nous émeuvent au point que nous répétons, après Clovis : " Que n'étions-nous là, nous, les Zouaves !... "

Mais il avait été décidé par Dieu lui-même, qu'un Dieu seul pouvait satisfaire à l'Infinie Justice : le moment marqué dans les éternels décrets était arrivé. Celui qui doit être et sera toujours un objet de contradiction entre les hommes allait sortir de sa vie privée et se manifester, dans l'infinie abjection, l'Infini Maître de toutes choses.

Les Juifs—éternellement les têtes dures que nous montrent les Livres Saints—avaient fait au Fils de David le triomphe réservé aux rois : sur son passage, avaient semé le myrte parfumé, le feuillage gracieux aux suaves odeurs du basilic : mais peut-être, sous les fleurs, eût-on découvert quelque pointe d'épine du *zizyphus spina Christi*, dont, quelques jours plus tard, la même foule stupidement en délire ceindrait son Front divin !

Ce qui s'est fait pour un Dieu, doit nécessairement se faire pour les hommes : ne nous étonnons donc point outre mesure des palinodies, des suprêmes défaillances !

Jésus savait—et Il le sait puisqu'Il est Dieu !—qu'aussitôt son supplice fini, son sacrifice consommé, Il serait oublié des hommes : Il résolut de laisser un souvenir ineffable et ineffaçable et que nul ne pourra, ni maintenant, ni même éternellement, supprimer.

Avilissant plus encore l'Infinie, Il l'enferma, par sa Puissante Volonté, dans l'infinie nullité d'un peu de pain !

Un jour, le Vicaire du Christ à Rome, saint Pierre, le premier Pape, résolut d'envoyer un apôtre de la Bonne Nouvelle en une ville des Gaules, ville célèbre par la science et les qualités éminentes de ses habitants : prenant l'une des plus insignes reliques d'entre les plus touchantes actions du Maître, la sainte Nappe sur laquelle s'était consommé le mystère eucharistique, Pierre la donna à son disciple qu'il venait de sacrer évêque, et lui dit :

" Je te bénis, mon fils. Va vers ce peuple des Gaules dont le renom de science a traversé les Alpes, et dis-lui d'adorer Celui qui s'est immolé depuis la Sainte-Cène jusqu'à la fin des temps. Et tu lui montreras, comme preuve, cette Nappe sainte, sur laquelle, Lui appuyé, Il incarna sa Divinité et son Humanité dans un peu de pain, comme aussi dans un peu de vin ! "

Cette ville, c'était Vienne, dans l'Isère, l'ancienne province du Dauphiné : c'est là que, depuis le premier siècle de l'ère chrétienne, on vénère cette relique insignie, dont nous donnons une gravure exacte.

Mais après s'être donné de cette façon pour toujours et pour chaque jour, le Christ devait livrer aux bour-

reaux son corps devenu divin, afin que la vie matérielle fût ôtée, durant quelques heures, de ce corps dont le sang versé pût servir à effacer les crimes du genre humain.

Dans la nuit qui suivit la sainte Cène, Jésus se retira avec trois disciples au Jardin des Oliviers. Les laissant à quelques pas de Lui, Il se rendit en une grotte, et là, en pensant à ce que nous valons, à ce qu'Il devait faire, Il eut les affres de l'agonie la plus atroce : l'agonie de l'esprit dans le plus sublime amour—l'agonie du corps avec toutes les sueurs et les trances du dernier instant.

Cette grotte célèbre fait l'objet d'une autre de nos gravures.



LA SAINTE COURONNE

Dès que, par un excès de sa Toute-Puissance, l'Homme-Dieu eût permis aux soldats de s'emparer de Lui, Il fut conduit devant le prince des prêtres, qui l'accusa de blasphème ; devant le proconsul romain, qui ne Lui trouva aucun tort ; enfin, devant cette ombre de roi des Juifs, homme sans cœur et sans énergie, qui fit mettre sur l'auguste tête du Christ la sainte Couronne, rapportée en France à la suite des Croisades au XIII^e siècle.

Saint Louis, roi de France, reçut la vénérable relique que lui-même porta nu-pieds, la tenant sur un coussin de brocart d'une grande richesse. Le grand roi traversa ainsi Paris jusqu'à la Sainte-Chapelle, qu'il avait fait construire pour y placer des reliques de la vraie Croix, d'autres très insignes, quand il eut la joie de recevoir la sainte Couronne d'épines. Le reliquaire que le saint roi avait fait faire avait été remplacé par un autre de mauvais goût. Le cardinal Richard, arche-

vêque de Paris, résolut d'en faire faire un plus en rapport avec la grandeur du souvenir : c'est la photographie de ce dernier reliquaire que nous avons le bonheur de communiquer à nos bienveillants lecteurs.

Les deux-tiers du tube de cristal, tube de dix pouces de diamètre, sont recouverts d'un travail d'or, représentant une couronne d'épines de jujubier, toute sertie de diamants, de rubis, de pierres précieuses, ayant trois écussons d'un côté : les armes du chapitre métropolitain—saint Denys—sainte Geneviève ; trois écussons de l'autre côté : le Christ—les armes de Paris—le sceau de saint Louis. Le dernier tiers reste à nu, afin que les fidèles puissent voir cette couronne du Roi des rois.

Continuant sa voie du martyr, la douce Victime arriva en une rue centrale de Jérusalem où une femme du peuple, émue à la vue des souffrances innarrables de Jésus : épouvantée devant ce visage du plus beau des enfants des hommes, visage couvert de sang, de cicatrices, de crachats et de boue, saisit le mouchoir précieux que les femmes de Judée se mettent sur les épaules aujourd'hui encore ; s'avançant vers Jésus, elle épongea, avec des tendresses pleines d'angoisses, la douce Face toute méconnaissable...

O prodige ! sur le linge pieux, voici qu'en traits indestructibles s'est fixé le visage, avec ses traits des sauvages fureurs d'une foule bestiale, avec ses larmes dont une seule vaut plus que ne valent tous les univers et leurs créatures !

Ayant achevé son ignominieux voyage, le Christ fut fixé sur un infâme gibet que, par raffinement de cruauté, on l'avait forcé de porter jusqu'au sommet du Golgotha...

Et le ciel amoncela ses noirs nuages : le soleil s'éteignit durant ces instants terrifiants où l'homme tuait son Dieu ; les tombeaux s'ouvrirent, les morts, stupéfiés, se refusant à croire un tel forfait...

L'Eternel et son âme humaine avaient délaissé sur la Croix l'incarnation de Dieu-Homme. Les Juifs, après L'avoir percé d'une lance, voyant que la vie était suspendue, Le descendirent et L'enveloppèrent d'un linceul, que le riche Joseph d'Arimathie avait apporté, puis Le portèrent au tombeau.

Mais, Lui, le Maître, Il avait dit : " Le troisième jour, Je ressusciterai." Le troisième jour avait commencé de luire à l'horizon, embellissant du plus radieux sourire toute la création.

Tandis que, tout en pleurs, les saintes Femmes s'avançaient vers le tombeau, espérant, d'une manière ou d'une autre, pouvoir contempler encore les traits vénérés du Sauveur.

Mais qui ôterait l'énorme pierre glissée à l'ouverture du tombeau taillé dans le roc ?

Mais non : elle n'y est plus, cette pierre ! La voûte, inversée devant la grotte.



LE CHRIST AU LINCEUL, tableau de J.-J. Henner

Qu'est-ce à dire ?

— Où donc, disent-elles aux deux gardiens, avez-vous mis son Corps, afin que nous puissions verser sur lui ces parfums apportés dans ce but ?

— Femmes, ne pleurez plus : Jésus, que vous cherchez, est ressuscité. Voici qu'il vous précède à la ville : allez prévenir Pierre et les autres, dites-leur que le Maître les attend !

Depuis dix-neuf siècles, sans se lasser, Jésus envoie ses Anges partout, comme ils étaient au tombeau ; et la parole d'amour qu'ils profèrent est la même :

— Le Maître vous attend !...

Ermin Picard

C'ÉTAIT PAQUES

A la Réede Sœur Ste-Anne-Marie, C. N. D.

Nous étions au beau matin de la fête : les cloches sonnaient à toute volée et les vibrations sonores du carillon joyeux annonçaient aux compagnards chrétiens que Jésus venait de ressusciter. Aussi le peuple se rendait en foule au temple du Seigneur, et le soleil souriait à la jeunesse heureuse dont les toilettes fraîches excitaient la gaieté et ranimaient l'ardeur.

De même, notre village était tout pimpant, ce jour-là : les longues allées bordées de branches de rameaux s'ouvraient sur un arc de triomphe où la foi, divine inspiratrice, nous laissait supposer une nouvelle entrée à Jérusalem. Ça et là, se tenaient cachés dans le feuillage, quelques groupes de fillettes dont les dissertations puériles se terminaient souvent par un éclat de rire qui devenait communicatif. Jusqu'à nos bons vieillards qui se laissaient prendre au piège et qui nous arrivaient revêtus de leur habit des dimanches et coiffés d'une tuque neuve.

C'était la première fois, depuis longtemps, que j'étais témoin d'une de ces scènes réconfortantes, où le bruit de la masse ne nuit en rien à la dévotion des fidèles.

Autrefois pensionnaire, je goûtais les douceurs d'une piété tranquille et recueillie, je ne connaissais pas encore cette excitation religieuse ni cet enthousiasme qui existait au delà de nos murs. Je voyais dans toutes nos cérémonies de couvent, une somptuosité touchante où mon âme émue s'inspirait de ferveurs et de passion sainte. Mais j'ignorais encore ce que le réveil de la nature pouvait ajouter de délicieuses beautés à la Résurrection. Je savais bien, pourtant, que le ciel était quelquefois bleu et qu'en avril les arbres étaient verts. Mais... jamais, je n'avais senti trembler, en moi, toutes les fibres d'un printemps nouveau ; jamais je n'avais pu, selon mon désir, aller mouiller mes doigts dans la rosée du matin, non plus que contempler, à mon aise, les vastes étendues où l'œil se repose et le cœur s'ennoblit. Que voulez-vous ? J'ai toujours été sentimentale : au *Mont*, je trouvais Pâques magnifique, ici, il est accompagné d'un chant d'oiseaux et je le trouve imposant et sublime.

Voyez, près de nous, comme les insectes bourdonnent et les pigeons roucoulent ! Déjà nos bosquets sont repeuplés d'hirondelles et nos prés, quoique reverdis, conservent encore dans leur parure quelque chose comme les frimas d'hier. Voyez-vous bien cela dans vos villes arrogantes et superbes ? Avez-vous nos cerisiers sauvages, où le rossignol et la fauvette chantent leurs amours ? ainsi que nos ruisselets timides qui serpentent dans la plaine en balbutiant je ne sais quoi de l'avenir que personne n'ose comprendre ?

Possédez-vous, comme nous, des bois, des jardins, des bruyères, où vous pouvez babiller, le soir, quand la lune se joue à vos pieds à travers les touffes verdoyantes ou les senteurs parfumés de lilas gracieux ?

Non, je suis sûre que vous n'avez jamais savouré ces élans irrésistible qui vous poussent, au printemps, à la cueillette d'un premier bourgeon de marguerite, dont vous cherchez en vain, dans la corolle occulte, quelques pétales pour effeuiller au vent.

Oh ! si vous saviez comme il fait bon prier quand

l'esprit des fleurs s'éveille ! Vous laisseriez dans votre cœur se répercuter à jamais les chansons des nids, et — comme l'Arabe entreprenant et volontaire qui, enveloppé dans son burnous, passe des journées entières à sonder une énigme, vous vous plairiez bientôt dans nos concerts champêtres, étudiant quelquefois de très petits mystères, mais essayant toujours, en vain, de surprendre dans le silence les secrets que Dieu dit aux vagues profondeurs et qui ne doivent rester pour nous que préluces incompris d'un au delà éternel.

Puis... quand viendrait Pâques, à l'année suivante, vous iriez, comme moi, vous asseoir sur un banc de mousse pour écouter le ricanement des eaux derrière la dune et couler, avec elles, votre indépendance et votre liberté...

Lucie des Bois

LA TRADUCTION

EXACTE DE LA SENTENCE DU SAUVEUR (1)

L'un des plus curieux documents existant, à savoir, la sentence prononcée contre Jésus-Christ par Ponce-Pilate, vient justement d'être découvert par le marquis de Trogoff-Canvaux, dit le *New-York Herald*. L'histoire de ce document est intéressante. Il est reproduit d'une plaque de cuivre qui a été découverte à la villa d'Aquila, à Naples en 1720.

Les commissaires français des arts faisaient des excavations à Naples cette année là et ils trouvèrent cette plaque dans un vase antique de marbre blanc. Lorsqu'ils quittèrent Naples, la plaque fut transportée à la sacristie du monastère des Chartreux près de là, où elle fut déposée dans une boîte d'ébène. Elle est toujours demeurée là depuis, à la requête des moines qui avaient demandé qu'elle leur fut laissée. En reconnaissance de leurs loyaux services, leur requête leur fut accordée.

Une copie de la plaque a cependant été prise par le commissaire français des arts ; et l'inscription était en hébreux, mais on la traduisit en français.

Une autre copie de la plaque est tombée en la possession de M. Denon et lorsque ses antiquailles furent vendues, elle fut achetée par Lord Howard pour 2,890 francs. L'antique vase de marbre blanc, dans lequel la plaque a été trouvée est maintenant à la chapelle de Caserta.

Voici une traduction de l'inscription sur la plaque :

Sentence prononcée par Ponce Pilate, gouverneur régent de la Basse-Galilée, à l'effet que Jésus de Nazareth souffrira la punition de la croix.

En l'an dix-sept de l'empire de Tibère César et le vingt-cinquième jour du mois de mars, dans la sainte cité de Jérusalem, Arne et Caphe étant prêtres et sacrificateurs du peuple de Dieu, Ponce Pilate, gouverneur de la Basse-Galilée, assis dans le fauteuil présidentiel du Prétoire.

Condamne Jésus de Nazareth à mourir sur la croix entre deux voleurs, en conséquence du témoignage clair et concluant suivant de la part du peuple.

Premièrement : Jésus est un novateur.

Deuxièmement : C'est un Séditieux.

Troisièmement : C'est un ennemi de la Loi.

Quatrièmement : Il s'appelle faussement le Roi d'Israël.

Cinquièmement : Il est entré dans le temple suivi par une multitude de personnes portant des palmes dans leurs mains.

Ponce Pilate ordonne au premier centurion Suirier Cornelius de le conduire à la place d'expiation.

Prescrit à toute personne, riche ou pauvre, de ne pas empêcher la mort de Jésus.

Les témoins qui ont signé la sentence contre Jésus sont :

Premièrement : Daniel Tobani, un pharisien.

Deuxièmement : Joannes Zorobabel.

Troisièmement : Raphaël Tobani.

Quatrièmement : Capet, un officier public.

(1) Nous faisons toutes nos réserves au sujet de ce document, dont les noms mêmes font voir le peu de valeur, et dont la date ne concorde pas avec l'histoire. Il a paru, depuis 1850, diverses prétendues découvertes qu'on n'est point du tout obligé de croire. N. d. L. R.

Jésus sortira de la cité de Jérusalem par la porte Struneau.

Les mots de cette sentence couvrent toute la plaque, excepté une petite portion sur l'un des côtés où on lit les mots suivants : "Une plaque semblable a été envoyée à chaque tribu."

Evidemment alors, il y eut à un moment plusieurs copies de cette sentence existant, mais qu'en est-il advenu ? personne ne le sait.

LÉGENDES HONGROISES

ORIGINE DE L'ÉPI

Au commencement du monde, il suffisait à l'homme d'ensemencer un seul sillon : Dieu l'avait ainsi ordonné et il bénissait si généreusement le grain confié à la terre, que la tige se couvrait de lourds épis depuis le sol jusqu'à la tête. Tant que l'homme se contenta de ce qui lui était nécessaire, il le récolta toujours. Mais la science du mal pénétra un jour dans son esprit et il se dit que s'il semait davantage, il récolterait davantage aussi.

Il avait oublié l'intervention divine. Au jour de la moisson, Dieu apparut dans le champ de l'homme insatiable et, saisissant une tige de blé, il la fit glisser entre ses doigts et, détachant ainsi tous les épis, il n'en laissa qu'un seul, au haut de la tige. Cela fait, il dit au laboureur étonné :

"Homme insatiable, tu n'as pas eu confiance en moi, tu ne t'es pas soumis à ma parole, je t'en punirai : désormais tu pourras semer autant que tu voudras, moi, je ne te donnerai que ce que je voudrai."

Et c'est pourquoi, quels que soient aujourd'hui le travail et les efforts de l'homme, il n'obtient toujours que ce que Dieu veut bien lui accorder.

E. HOEN.

Lauréat de l'Académie Française

BIBLIOGRAPHIE

Il ne sera rendu compte que des ouvrages dont deux exemplaires auront été envoyés.

Le Dr Jacques Labrie, par M. l'abbé Auguste Gosselin. — Lévis : Pierre-Georges Roy, éditeur.

Jacques Labrie ! Ce nom n'éveille guère d'écho aujourd'hui dans le public. Et pourtant, cet homme eut son instant de célébrité dans notre petit monde politique et littéraire. Jacques Labrie fit partie de notre Chambre d'Assemblée à l'époque la plus troublée de notre histoire. Les très rares privilégiés qui ont lu son *Histoire du Canada* déclarent qu'elle n'était pas inférieure à celle de notre historien national, F.-X. Garneau. Malheureusement, le manuscrit devint la proie des flammes lors du sac et de l'incendie de Saint-Benoît en 1838.

C'est l'histoire de cet homme de bien, de ce patriote dans toute l'acception du mot, qui forme le troisième fascicule de la *Bibliothèque Canadienne*. Cette monographie est l'œuvre de M. l'abbé Auguste Gosselin, l'auteur de la *Vie de Mar de Laval*. C'est dire qu'elle est exacte, consciencieuse et bien écrite.

On peut se procurer cette étude, très joli brochure de 112 pages, pour la modique somme de 15 centins, en s'adressant à l'éditeur de la *Bibliothèque Canadienne*, M. Pierre-Georges Roy, 9, rue Wolfe, Lévis.

Nous recommandons tout spécialement l'œuvre patriotique entreprise par M. P.-G. Roy, sous le titre de : *Bibliothèque Canadienne*. Moyennant l'envoi de \$1.00 à son adresse, on reçoit chaque mois un très joli volume de 115 à 120 pages, ne coûtant cependant au détail que 15c. Tout ces ouvrages sont consacrés aux seules illustrations Canadiennes.

La joie que donne l'accomplissement du bien est le nécessaire ; la reconnaissance que l'on en attend est le superflu.



LA GRANDE SEMAINE. — Les saintes femmes au tombeau



LA RESURRECTION

LE PETIT PAUVRE

*Le vent amoncelait la neige dans la rue
Et la foule, au dedans par le froid retenue,
N'osait s'aventurer par les chemins poudreux.
En ce temps toutefois, pitié par la nature,
Un pauvre petit être errait à l'aventure,
N'ayant pour tout abri que la voûte des cieus.*

*Helas, pauvre petit ! sa démarche était lente
En ses habits gelés par ces heures d'attente ;
Mais il marchait toujours, toujours sans s'arrêter :
Parfois il se tournait sur sa pénible route
Pour mesurer ses pas, le cœur rempli de doute
S'il ne devait mourir sous ce ciel étranger.*

*Dans ses sabots de bois la neige amoncelée,
Par la chaleur des pieds se changeait en gelée,
Dans son être infiltrant le poison de la mort ;
La givre tapissait sa blonde tête nue,
Et l'enfant inconscient dans son âme ingénue,
Ne semblait s'occuper de son funeste sort.*

*Quel crime avait-il fait à cet âge débile,
Pour qu'on l'affrît ainsi sans pain et sans asile
A la pitié de gens qui ne le voyaient pas ?...
Ses parents étaient-ils dans l'extrême misère ?
Avait-il eu le jour de quelque pauvre mère
Qui l'avait aussi jeune écarté de ses bras ?...*

*A la fin, épuisé par un si long voyage,
Bien qu'en son cœur malade il eût force courage,
Le pauvre enfant tomba pour ne plus se lever,
Et le matin suivant l'on trouva sur la place,
Enfoui sous la neige et recouvert de glace,
Le cadavre roidi du petit étranger.*

Paul Ivey

DE L'ART CULINAIRE

L'éducation est très répandue dans la Province de Québec ; c'est certainement un avantage. Cependant, il ne faut pas seulement s'occuper de la culture de l'esprit au point de vue de la science, mais aussi de cette éducation fortement chrétienne, qui doit être la sauvegarde des mœurs. C'est par une bonne et solide éducation qu'on doit préparer les personnes qui plus tard sont appelées à former la société.

Un point qui mérite l'attention générale, qui n'apporte pas moins d'utilité qu'une bonne instruction, c'est qu'on familiarise peu les jeunes filles avec la cuisine. Les parents devraient exiger des couvents qu'ils enseignent l'art culinaire ; comme c'est l'art pour ainsi dire, le plus utile, il devrait occuper une des premières places, dans le programme des études.

Il suffit de donner une éducation soignée aux jeunes filles, de leur enseigner la grammaire, les mathématiques, le piano, le dessin et la peinture ; c'est très bien. Mais qu'elles étudient la philosophie, l'astronomie, etc, elles brillent au salon, c'est vrai et assez souvent elle peuvent parler de sciences que bien des hommes ne connaissent pas. De sorte qu'elles peuvent être admirées, même sans être comprises. Il reste à savoir si ce rôle d'incomprises leur est profitable ou peut leur être utile. On finit par ce lasser vite d'admirer ce qu'on ne comprend pas.

Ce sont des études bien intéressantes qui honorent ceux ou celles qui s'y livrent. Il faut se mettre à la portée de ceux avec qui l'on se trouve dans le commerce ordinaire de la vie. Il ne faut pas être si savante qu'on passe pour précieuse, ou pour une personne qui veut poser. On se trouve trop savante pour ceux qui nous entourent, ce qui peut causer bien des ennuis. Car les ignorants et les savants se trouvent mutuellement ennuyeux et *vice versa*.

Il ne faut pas conclure que la science est de trop ; c'est tout le contraire qui est vrai. La brillante élève qui a étudié l'astronomie au couvent peut bien, quand elle est mariée, contempler les astres et les énumérer



1. Costume d'intérieur pour petit garçon.—2. Toilette pour jeune femme.—3. Robe pour fillette
Extrait de "La Mode Pratique," 79, Boulevard St-Germain, Paris

à son époux ébahi de tant de science, pourvu que, lorsqu'elle descend du firmament, elle soit capable de faire une bonne soupe, ou d'apprêter un autre mets que le mari appréciera mieux que la contemplation du ciel étoilé.

Il ne faut pas se faire illusion, et croire qu'en se mariant, tout va venir par enchantement : après quelques mois de mariage les domestiques viennent à manquer, et il faut nécessairement s'occuper de ce détail qu'on appelle la cuisine. Cela joue dans le ménage, paraît-il, un bien plus grand rôle qu'on ne le croit généralement. L'homme ne vit pas que d'amour, a dit un écrivain et il continue : "Même chez les couples qui s'aiment le plus au monde, trois repas par jour ne sont pas trop, et, ces trois repas ne se préparent pas seuls."

De nos jours, il est impossible qu'une femme puisse

tenir maison, si elle ne sait faire elle-même la cuisine. Les serviteurs sont de plus en plus rares et parfois on ne peut s'en procurer ni pour or ni pour argent. De sorte qu'il devient nécessaire, pour celles qui se destinent à devenir des maîtresses de maison, d'avoir de bonnes notions concernant l'art culinaire. Soyez certaines que le mari appréciera peu sa femme qui lui parlera de philosophie, de logique ou d'algèbre, quand le dîner sera mal apprêté.

Les couvents doivent donc préparer les jeunes filles pour la société, telle qu'elle est, avec ses besoins et ses exigences.

L'expérience démontre tous les jours aux parents combien il est nécessaire que les jeunes filles sachent faire la cuisine.

Québec, 1898.

YVONNETTE.

DESCRIPTION DES GRAVURES DE MODE

Figure 1.—Pour les petits garçons de 4 à 10 ans, on pourra exécuter ce modèle en molleton blanc ou gri-argent, si on en fait un costume d'intérieur que l'enfant mettra au retour de la promenade ; pour un petit garçon plus grand, ou pour un costume de sortie, on emploiera le molleton bleu ou capucin.

Figure 2.—Les gentils revers de notre modèle sont faits de trois rangs de plissés très fins en taffetas glacé bordé d'un petit ruban comète de satin blanc, ou en ruban de gaze à lisères satinées.

Le choix est innombrable parmi les petites soies fantaisie, et il sera facile de trouver une teinte moyenne, facile à porter et séante. Les personnes dont la taille est peu svelte choisiront un dessin allongé ; petites raies droites ou brisées, motifs d'une forme plutôt allongée, etc.

Figure 3.—Toute simple de forme, cette petite robe d'enfant se fera très facilement à la maison. On pourra employer un petit coupon de lainage ivoire, beige, rose ou bleu pâle pour l'exécuter.

L'empècement pourra être recouvert de guipure ou de taffetas plissé assorti ; mais, étant donnée la simplicité de cette robe, nous conseillons à nos lectrices de faire l'empècement en même tissu et de mettre à l'enfant un grand col lingerie carré, garni de jours à l'aiguille.

LE REPENTIR

Le soleil descendait lentement derrière les Laurentides et annonçait que le jour allait finir. Les petits oiseaux, dans les bois, faisaient entendre un chant mélodieux, puis regagnaient leurs nids de duvet où les attendaient leurs compagnons fidèles. Le zéphire, comme une fraîche haleine, balançait mollement les feuilles des grands arbres dont la cime se perdait dans les nues, et répandait dans l'atmosphère les parfums des forêts vierges. Un profond silence régnait sur les bords du Saint-Laurent. Cependant, les échos des bois étaient réveillés de temps à autre par le cri de quelque bête sauvage poursuivie par les Indiens. Le fleuve semblait dormir dans son lit rocailleux, ses eaux étaient calmes et sa surface unie.

Ce soir là, car il était près de six heures, un jeune homme était à genoux, sur une tombe, située sur la lisière du bois, près du grand fleuve. Aux longs cheveux qui tombent sur son cou, à sa figure imberbe, on ne lui donnerait pas plus de vingt ans. Nous allons laisser Henry, car tel est son nom, répandre des larmes amères sur cette fosse, et nous occuper de son histoire.

Fils unique d'un riche marchand de V..., il était l'idole de son père qui le laissait agir selon ses caprices, et fermait les yeux sur les vices qu'on voyait se développer en lui. Son père devait en être cruellement puni. Henry, entraîné par de mauvais compagnons, se livra à toute sorte de débauches. Il rentrait fort tard au logis, la démarche chancelante et la tête alourdie par l'excès des boissons enivrantes. Le pauvre père versait des larmes de douleur en voyant son fils bien aimé ainsi livré à la débauche : ne voyait-il pas le doigt de Dieu s'appesantir sur lui, parce qu'il avait fermé les yeux sur les défauts de son enfant ! Henry, par ses orgies, ruina bientôt son père, qui, pour éviter la honte et le déshonneur, vendit le peu de biens qui lui restait et s'embarqua pour le Canada. Après bien des misères endurées dans les forêts de l'Amérique, car il s'était fait chasseur, il fut trouvé mort par des sauvages qui l'enterrèrent près du fleuve Saint-Laurent.

Henry avait appris le départ de son père, sans verser une larme de regret : son cœur privé de la grâce de Dieu, s'était endurci au contact des passions vicieuses ; n'ayant plus de quoi divertir ses amis, ils l'abandonnèrent, les uns après les autres, pour s'attacher à de nouvelles victimes. Réduit à la dernière extrémité, Henry ouvrit les yeux, il aperçut l'abîme

où il était plongé. Touché de la grâce, il résolut de passer en Amérique, d'y rechercher son père, de se jeter à ses genoux pour lui demander de lui pardonner son ingratitude. Il ne tarda pas à mettre son dessein à exécution. Il partit la journée même, sur un vaisseau faisant voile pour le Canada ; après deux mois de traversée, il arriva sain et sauf à Québec, au mois de juillet 16...

Après bien des recherches et des indications, il parvint à connaître l'endroit où reposaient les cendres de son père. Que de larmes ne répandit-il pas sur cette fosse qu'il avait creusée. Les os de son père durent tressaillir au contact de ces larmes de regret, à l'aspect de ce fils ingrat mais repentant. Il pria encore quand l'obscurité étendit son voile funèbre sur la forêt.

Au loin on entendait le cri du hibou, et de temps en temps, un chant de matelot dont les notes portées par une fraîche brise, venaient expirer sur le rivage. Henry passa la nuit à prier et à gémir. L'aurore le surprit au moment où il déposait sur la tombe de son père, une couronne de lierre sauvage. Ce dernier devoir achevé, il reprit la route de Québec, où il se dévoua à l'enseignement des jeunes sauvages.

CHS. G...

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de MARS qui a eu lieu samedi, le 2 avril a donné le résultat suivant :

1er PRIX	No	15,781....	\$50 00
2e	No	27,143....	25 00
3e	No	6,914....	15 00
4e	No	97....	10 00
5e	No	38,112....	5 00
6e	No	7 003....	4 00
7e	No	19,225....	3 00
8e	No	531....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

17	3,528	11,152	20,417	24,761	31,610
134	3,714	11,409	20,712	24,913	31,728
1 019	4,019	12,241	20,941	25,270	32,170
1 243	4,251	12,953	21,212	26,051	32 831
1,566	4,482	13,034	21,733	27,162	33,172
1,835	4,627	13,201	21,962	28,675	33,214
2,010	4,910	13,722	22,014	29,153	33,918
2,167	5,171	14,111	22,375	29,715	34,173
2 414	6,253	15,213	22,710	30,247	34,535
2,638	7,119	16,192	22,853	30,516	35,162
2,772	8,421	17,304	23,191	30,724	36,724
2,806	9,133	18,123	23,418	30,849	37,131
2,911	10,061	19,510	24,126	31,132	38,329
3,145	10,324	20,169	24,345	31,327	39,811
3,273	10,730				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de MARS, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

La troupe permanente du Théâtre Français joue cette semaine une tragédie intitulée *The Wages of Sin*. C'est une œuvre qui ne manquera pas d'intéresser ceux qui iront l'entendre. La distribution et les répétitions font espérer un succès complet. Le programme des

variétés est des plus attrayants que l'on ait vu à ce théâtre.

PARC SOHMER

Je suis vraiment perplexe, après la lettre de M. Ernest Lavigne.

D'un autre côté, voici revenir le printemps : on pourra donc bientôt aller au Parc Sohmer pour y respirer à l'aise—et non pour y assister à des exhibitions de chair humaine, disait Louis Veillot.

Ces combats de boxe entre deux hommes, voyez-vous !... j'aime tout autant voir les Chrétiens jetés aux lions.

JEUX ET AMUSEMENTS

ÉNIGME

Je suis toute petite, et cependant, lecteur, Il s'en faut que je sois une chose futile ; Ma présence en tous temps est doublement utile, Sans moi, pas de poète, et sans moi pas d'acteur !

Superflue en largeur, on me place en hauteur ; Nul ne peut éviter de m'écrire avec style, Le croirait-on pourtant, moi, vrai cœur de reptile, J'accompagne toujours tout acte bienfaiteur.

Je ne vais pas à pied, mais toujours en voiture, On me voit en automne, au sein de la nature ; Restant toujours au lit, quoiqu'en bonne santé.

Constamment dans la nuit, j'existe avec mystère ; La tombe me renferme et l'on me met en terre ! Bref, je vis dans la mort et dans l'éternité.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE No 726

Enigme.—Marteau.

Logogriphe.—Mon, Nom.

Ont deviné : Mme Louise Tranchemontagne, Hull ; Alphonse Lafond, Mlle F. Gervais, Québec ; Mlle Eugénie Dupuis, Trois-Rivières ; H. Brault, Lachine ; Joseph Faille, Laprairie ; D. B. P. et E. A. A., Ottawa ; Mlle C.-A. Dugré, Sorel ; Mlle Aldéa Lauriault, Ste-Cunégonde ; Mme H. Dumouchel, Hochelaga ; S. Girard, Mlle R. Groulx, Montréal.

REBUS



GRAVURE-DEVINETTE



—Dites, intéressant jeune homme : n'avez-vous pas vu un gros lièvre passer par ici ?

—J'ére ben qu'oui, Monsieur l'chasseur ; mais il a dit qu'vous l'trouveriez ben tout seul.

LES DEUX GOSSÉS

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

—Vous croyez qu'on viendra dans ce quartier perdu admirer le chef-d'œuvre que M. Paul Vernier perpètre avec cet amour de la solitude et du mystère ?... Vous ne vous rendez aucun compte des exigences de la réalité... Vous vivez pour vous.

—Pour toi ! répliqua-t-il avec un chaleureux élan de passion.

—Vous négligez tout le monde... Vous avez épousé une Sainclair, apparentée aux plus riches, aux plus nobles familles, et vous ne profitez pas des relations uniques que je vous ai ménagées.

—Cependant, M. de Kerlor, M. de Saint-Hyrieix sont d'une bienveillance extrême pour moi... Nous les fréquentons... J'ai pour eux la plus profonde estime.

Elle eut un geste impatienté.

—Par exemple ! dit-elle, il ne manquerait plus que vous fissiez preuve d'indifférence vis-à-vis d'eux... Nous leur sommes alliés... Mais j'ai d'autres amitiés dans le monde.

—Permettez, ma chère Mariana, objecta-t-il avec timidité, il avait été convenu entre nous que nous vivrions dans l'intimité jusqu'à ce que je me sois fait un nom.

—Vous m'assuriez que le succès répondrait à vos premiers efforts.

—J'exposerai l'année prochaine et... .

—Et en attendant un résultat hypothétique, vous laisserez votre femme se tourmenter ?

—Mais je... .

—Je vous répète, mon cher Paul, que vous manquez de sens pratique.

—Je l'avoue humblement.

—Un autre à votre place aurait tiré un très grand parti des relations dont je vous ai parlé et eût déjà réussi à faire parler de lui... C'est énorme de débiter dans la vie artistique avec un tel point d'appui... Cela suffirait à un garçon intelligent... Or, vous l'êtes ; vous avez du talent, tout ce qu'il faut pour arriver, mais c'est à la condition que nous ne nous dérobiez pas davantage aux devoirs et aux obligations résultant de notre mariage... Voilà ce que je tenais à vous dire... J'ai dit... Et maintenant, retournez à votre atelier et travaillez, tout en réfléchissant aux désirs de votre femme.

Paul, qui sentait se dissiper son émotion première, répondit :

—Mais toi-même, ma chère amie, tu ne penses pas au bouleversement que tu médites... Tes intentions sont excellentes... Je te sais un gré infini de la nouvelle preuve de tendresse que tu me donnes... Cependant, tu n'ignores pas la modicité de nos ressources.

—Je l'ignore si peu que je veux les accroître.

—Je me souviens toujours des conseils de mon maître... .

Mariana l'interrompit avec vivacité :

—Antonin Gervais est riche, il est célèbre, il est décoré... Dans ces conditions, il est toujours facile de prêcher l'humilité à un jeune artiste.

—C'est qu'il a pour lui une grande expérience... Il m'a raconté ses premières années de luttés... Il y a des épisodes navrants.

—Parce que dans ce temps-là, un artiste n'avait pas la facilité de se produire qu'il a aujourd'hui... Antonin Gervais sortait du peuple ; c'était un enfant des faubourgs... Il est inutile de me retracer une fois de plus sa biographie, vous me l'avez assez racontée... Antonin Gervais, enfin, n'avait pas fait un grand mariage.

Mariana prononça ces derniers mots avec une hauteur aristocratique qui influença beaucoup son mari.

Il ne demandait d'ailleurs qu'à se laisser convaincre.

Son éclair de bons sens disparut vite. Il était prêt à rougir d'avoir fait allusion à ces viles questions matérielles.

Est-ce que ces misères comptaient pour un artiste qui devait concentrer toutes ses facultés sur les œuvres entreprises, sur son unique souci de donner la vie à la matière brutale et inerte et d'en tirer des merveilles d'esthétique ?

Il eut un geste large, signifiant qu'il avait eu tort de discuter ces questions secondaires.

—J'admettais, reprit Mariana avec sa hauteur condescendante, que nous nous soyons montrés timorés en arrivant à Paris... C'était l'inconnu... Nous pouvions nous heurter à des difficultés imprévues... Elles n'ont pas manqué, d'ailleurs... C'est très joli, l'art, très captivant, mais enfin cela apporte de nombreuses déceptions... Si nous avons péché par excès de modestie, arrêtons-nous dans cette voie de la médiocrité et de l'impuissance... Je vous ai dit que vous aviez du talent ; mon opinion ne suffit pas ; il faut que tout le monde la partage... Montrez un peu d'initiative.

—Je ferai ce que tu voudras.

—Espérons qu'il n'est pas trop tard.

—Trop tard !

—Evidemment ! vous avez refusé des invitations qu'on ne voudra peut-être pas renouveler... M. Silverstein vous a prié plus d'une fois d'assister à ses fêtes ; vous vous êtes toujours dérobé sous un prétexte plus ou moins admissible.

—Je t'avais consultée chaque fois.

—Je devinais vos intentions... Je ne voulais pas vous forcer à jouer un rôle qui vous déplaisait... Je redoutais que vous fussiez dépaycé dans un milieu trop élégant... Je me contentais de souffrir en silence.

Paul Vernier se désola.

Dans sa bonté native, il s'accusait en effet d'avoir été la cause de pareils froissements pour sa chère femme. Il lui avait promis pourtant de lui donner le bien-être auquel elle avait droit de par sa naissance et son éducation.

Il avait agi en égoïste, redoutant de puérils embarras ; il avait manqué de confiance en lui-même ; il s'en voulait beaucoup.

Mariana, qui s'était demandé si Paul allait relever la dernière impertinence qu'elle s'était permise, vit tout de suite que son mari n'en avait pas compris la portée.

Elle poursuivit :

M. Silverstein est un véritable Mécène ; grâce à lui, vous avez évité beaucoup d'ennuis ; vous devriez vous montrer reconnaissant.

—Je craignais pour toi, ma chère Mariana, des blessures d'amour-propre.

Elle se redressa, altière.

—Vous doutez, il me semble, de mon éducation.

—Au contraire ma chérie. C'est précisément parce que je sais comment tu as été élevée que je refuserais à te conduire dans une société où l'élément financier domine et où l'on n'admet pas la pauvreté.

—Allons donc ! Silverstein reçoit tout Paris. Georges et Hélène sont allés à son dernier bal... Vous avez des idées trop préconçues, mon cher Paul... Vous vous imaginez que ces antres de Plutus ne sont accessibles qu'aux millionnaires... Je sais, moi, que les salons de la rue de Téhéran réunissent toutes les illustrations. Vous y avez votre place, vous qui êtes chargé de décorer son hôtel du Parc Monceau.

Il murmura :

—Je suis si peu fait pour toutes ces choses-là... .

—Alors, mon ami, il était de la plus élémentaire loyauté de me prévenir quand vous avez voulu m'épouser... Vous m'avez, au contraire, tenu des discours hyberboliques pour me prouver que je serais la plus heureuse et la plus enviée des femmes.

Paul Vernier capitula ; il avait assez résisté selon lui.

Il s'écria avec passion :

—Commande, Mariana ! Je suis ta chose, ton esclave... J'obéirai... Pourvu que tu m'aimes toujours.

L'esclave sollicitait une parole reconfortante, n'osant pas aller jusqu'à espérer une caresse spontanée.

Il n'obtint que ces mots :

—Il est incroyable que vous m'avez forcé à dire tout cela.

Il se fit plus humble encore. Il la supplia de ne pas l'accabler. Il avait cru agir en conformité des goûts de sa femme. Il reconnaissait son erreur ; il la réparerait. Mariana ordonnerait ; il ne présenterait plus la plus petite objection.

Elle simula la clémence et la générosité, et accorda le pardon sollicité sur un tel ton de prière.

Paul Vernier fut transporté.

—Et maintenant, reprit-elle, tu as assez perdu de temps... Retourne à ton atelier... . Travaille, mon ami, travaille !

Le sculpteur obéit.

Mariana fut heureuse de se retrouver seule.

Elle se plongea dans une rêverie absorbante qui l'éloignait de son humble legs.

Sa physionomie brillait, ses yeux étincelaient ; elle relevait orgueilleusement la tête.

Puis, elle poussa un soupir prolongé et un sourire de désillusion passa sur ses lèvres pourpres ; ses traits reprirent leur première amertume.

Après avoir laissé vagabonder sa fertile imagination, elle retom-
bait dans son existence prosaïque et insupportable.

Elle se leva brusquement.

—Jamais, prononça-t-elle, jamais je ne me résignerai à vivre
ainsi.

Elle eut une crispation violente.

Tout ce que désirait Mariana, Hélène l'avait. C'était en vain
que Mme Vernier avait cru ruiner les Kerlor en anéantissant la lettre
de Ronan-Guinec.

La perte d'argent avait été énorme, mais les tourelles en poivrière
du château de Kerlor étaient à leur place.

Mariana trouverait une autre vengeance ; cela ne tarderait pas ;
elle en avait la conviction.

En attendant que ces projets se réalisassent, Hélène de Kerlor
vivait heureuse entre son mari et son enfant, pendant que son enne-
mie était consumée par l'ennui.

La bonne entra.

—Mme Crépin, annonça-t-elle.

Mariana donna l'ordre d'introduire la visiteuse.

Mme Crépin, née Pélagie Bassinot, était une personne dont on
pouvait difficilement fixer l'âge. Elle n'avait peut-être pas dépassé
quarante-cinq ans.

C'était la femme de charge de la jeune comtesse de Kerlor, ainsi
que nous l'avons appris à nos lecteurs.

L'on sait aussi que Pélagie, veuve Crépin, était entrée à Kerlor
grâce à Mariana, qui avait voulu être agréable à une parente de Mo-
nique Aubierge, la créature éthérée et suave chargée de l'éducation de
Mlle Yolande de Guidelvinec.

Pélagie n'avait pas l'aspect anguleux de Monique ; mais, au mor-
al, elles se ressemblaient à s'y méprendre.

Toutefois, Pélagie n'avait pas eu le vocation qui fait les vierges
et les vestales ; elle avait épousé Isidore Crépin, greffier de la justice
de paix de Fonesnant. Le mariage n'avait guère réussi à cet humble
fonctionnaire, car il en était mort assez rapidement.

—Bonjour, Mme Crépin ! s'écria Mariana, avec une grande affec-
tation de sympathie. Comment allez-vous ?... Vous êtes bien ai-
mable d'être venue me dire bonjour.

Pélagie répondit en se confondant en remerciements pour l'ac-
cueil que voulait bien lui faire Mme Vernier.

Sa santé laissait un peu à désirer. Elle était très occupée chez M.
le comte de Kerlor ; elle avait une grande responsabilité ; d'ailleurs,
Mme Vernier savait tout cela, puisqu'elle était de la famille.

Mariana continua :

—Vous avez pu néanmoins vous absenter, et vous en avez profité
pour me rendre visite ; c'est bien aimable de votre part.

Mme Crépin répliqua, de cette voix blanche et éteinte particu-
lière aux dévotes soucieuses de ne pas troubler le recueillement du
temple :

—Je suis si heureuse quand j'ai le plaisir de m'entretenir avec
vous.

Mme Vernier parut flattée et eut un sourire des plus encoura-
geants.

Elle demanda encore :

—Comment va Prosper, votre cher neveu ?

—Très bien, Mme Vernier, il fait son service militaire à Soissons.
L'aumônier l'a pris sous sa protection... J'en suis heureuse, car je
ne suis plus à même de veiller sur lui.

—Il reviendra ?

—Dans un an... .

—Nous lui trouverons une bonne place.

—Il le mérite bien, madame... . C'est un jeune homme qui sera
la consolation de ma vieillesse.

—Il vous doit beaucoup.

—Je ne fais que mon devoir... . Pourvu que je puisse aider le
cher enfant jusqu'à ce qu'il n'ait plus besoin de moi.

—Vous resterez chez mon cousin de Kerlor tant que vous vou-
drez.

Pélagie ne répondit que par un " hum ! " qui sembla à Mariana
gros de sous-entendus.

Elle regarda la veuve Crépin, qui parut un peu embarrassée.

—Je ne me porte pas très bien, fit-elle... . Je vous l'ai dit déjà.
Et puis, je crains que les conditions que me sont faites, surtout depuis
la naissance du petit Jean de Kerlor, ne deviennent... . comment
dirai-je ?... . peut-être inadmissibles.

Mme Vernier se récria :

—Par exemple !... . Est-ce qu'on aurait cessé de vous montrer
les égards qui vous sont dus ?

Pélagie, femme de Crépin, ne parut pas entendre cette question ;
sa physiognomie prit une expression séréphique ; elle leva les yeux
au ciel et poursuivit de sa voix dolente :

—Je retournerais sans doute à Brest.

—Vous n'y pensez pas, reprit vivement Mariana.

—A moins, rectifia Pélagie, avec un accent intraduisible, que
vous n'ayez besoin de mes petits services.

Mme Vernier ne pouvait comprendre que l'on songeât à retourner
en Bretagne quand on avait vu Paris.

Son mari avait déjà fait allusion à un séjour possible à Kernéis,
quand la belle saison serait revenue. Mariana avait voulu couper
court tout de suite à ces velléités de pastorale qu'elle traitait en elle-
même de niaiseries.

Il lui fallait le bruit, l'éclat, le mouvement parisien. Elle y avait
goûté enfin à force de volonté : elle n'y renoncerait pas facilement.

A aucun prix elle ne voulait se trouver de nouveau en contact
avec ces paysans frustes, esclaves de leurs préjugés et de leurs super-
stitions ridicules.

Mme Paul Vernier se persuadait déjà qu'elle était foncièrement
Parisienne.

Elle expliqua à peu près tout cela à la femme de charge, qui
écoutait avec un petit sourire discret.

—Vous êtes jeune, Mme Vernier, répondit-elle : votre aristocra-
tique beauté vous permet d'espérer tous les succès ; quand vous le



M. Silverstein ! dit-elle en s'inclinant. — Page 798, col. 1

voudrez vous serez la reine de tous leurs salons à ces gens du monde
si fiers ; mais moi, si chétive et si humble, je me sens dépaysée au
milieu de cette société si brillante.

Ce fut Mariana qui sourit à son tour.

Cet encens grossier lui montait à la tête. En effet, elle était déjà
éblouie par la vie de Paris. Dans son imagination ardente se heur-
taient les ambitions folles, les désirs insensés, qui lui permettraient
de satisfaire ses goûts luxueux.

Son orgueil démesuré l'empêchait de voir les obstacles qui s'op-
posaient à la réalisation de ces splendides rêves, et d'ailleurs, n'était-
elle pas disposée à tout braver pour atteindre son but ?

La femme Crépin excellait dans l'art de la basse flatterie. Elle
savait fort bien ce que cela rapporte dans l'existence.

Mariana, qui en réalité était pauvre, ne voulait pas qu'on le
soupçonnât.

Pélagie ne quittait jamais la maison de la rue Cassini sans em-
porter quelque présent : un chapeau, un mantelet, une jupe.

Quand le cadeau sortait de l'ordre somptuaire, il rentrait dans
celui de la gourmandise. Mme Vernier, sachant la faiblesse de la femme
de charge pour les liqueurs fines, l'obligeait à accepter un flacon éti-
queté.

Mariana disait à tout propos :

—Mon mari gagne beaucoup d'argent.

Elle laissait sous-entendre que les relations de Paul Vernier avec

Silverstein ne restait pas purement artistiques, et que le financier, très coté à la Bourse, indiquait de temps en temps au sculpteur quelques heureuses spéculations.

Nos lectrices comprennent bien que la descendante de la mulâtresse Aurore, en se montrant généreuse à l'égard de Pélagie, n'obéissait pas uniquement à l'ostentation qui était un des petits côtés de son caractère.

Si elle n'avait voulu qu'obliger plus pauvre qu'elle, Mme Vernier aurait démontré de nouveau que les sentiments de charité ont parfois de singuliers mobiles ; mais, ce n'était pas cela. En réalité Mariana avait fait entrer cette femme chez le comte de Kerlor pour savoir ce qui se passait dans le ménage de ceux qu'elle haïssait.

Pélagie Crépin, au service de la jeune comtesse, c'était l'ennemie dans la place.

Jugeant son prochain comme il l'aurait jugée équitablement elle-même, Mariana espérait que la famille de Kerlor ne serait pas toujours à l'abri de tout reproche.

La haine farouche de Mariana augmentait en raison directe des efforts qu'elle faisait pour la dissimuler.

Les rancunes s'amoncelaient dans son cœur ulcéré.

Elle avait juré de se venger ; elle tiendrait son serment.

Dans son intelligence du mal, après avoir combiné minutieusement ses plans, elle n'attendait que l'occasion propice de les mettre à exécution ; Pélagie Crépin la lui apporterait-elle ?

Les yeux de Mariana reflétèrent une lueur bizarre.

Elle leur imposa pourtant une expression d'incrédulité, pour ne pas se démasquer trop absolument à sa complice, et elle reprit :

— Voyons, ma chère Mme Crépin, vous me paraissez très affectée... Il s'est donc passé quelque chose au Parc des Princes ?

— Eh bien ! oui, répliqua Pélagie, comme une femme qui ne veut pas garder plus longtemps ce qu'elle a sur le cœur, je vais tout vous dire...

Marie entra juste au moment où la veuve Crépin allait entamer le chapitre des confidences.

Mariana, l'œil courroucé, allait tancer vertement sa bonne, qui se permettait d'interrompre un entretien paraissant devoir être très intéressant ; mais la domestique lui tendait une carte.

Mme Vernier lut :

Nephtali Silverstein

Elle eut un sursaut : Silverstein chez elle ! C'était la première fois qu'il y venait.

Elle avait bien entendu le bruit d'une voiture s'arrêtant à sa porte ; elle n'y avait pas fait attention, absorbée qu'elle était par sa conversation avec Pélagie.

Celle-ci resta bouche bée, alors qu'elle s'appretait à parler.

Mme Vernier se leva précipitamment ; Mme Crispin en fit autant.

— Je vais vous gêner, dit la femme de charge. On vous demande.

— Je vous demande pardon, répliqua Mariana, très affairée, c'est une visite... pour mon mari, et il faut que je le prévienne.

Avec sa mobilité d'esprit ordinaire Mme Vernier ne pensait plus aux Kerlor ; l'arrivée de Silverstein était tout un événement.

— C'est dommage ! fit Pélagie, parce que... certainement... Vous auriez appris...

Elle s'aperçut qu'il était inutile de continuer ; elle pinça ses lèvres minces et esquissa un salut.

— Allons ! dit Mariana, à bientôt, Mme Crépin.

Et se tournant vers Marie, qui attendait :

— Faites entrer.

— Au revoir, Mme Vernier...

— Vous êtes bien aimable d'être venue... Ne restez pas si longtemps sans venir... Au revoir !

Pélagie, femme Crépin, très interloquée, battit en retraite. Elle n'emportait rien, pas la moindre harde, pas le plus petit flacon de liqueur ; elle avait décidément perdu sa journée.

Cependant, un éclair de triomphe illuminait les yeux de Mariana. Le banquier était là ; il allait la voir, lui parler ; il fallait qu'il eût un motif sérieux pour se présenter ainsi à l'improviste.

Mme Vernier respira longuement ; elle entrevit ce paradis où elle convoitait si impatiemment une place.

Marie introduisit Silverstein.

Il salua la jeune femme avec la correction spéciale des financiers modelée sur celle des vrais gentilshommes qu'il fréquentait à l'aventure des jeux de la Bourse et du Hasard.

— M. Silverstein ! dit-elle en s'inclinant avec la plus grande aisance ; à quelle heureuse circonstance devons-nous l'honneur de votre visite ?

Elle lui désigna un siège.

Le nouveau venu avait quarante-sept à quarante-huit ans, la taille tait au-dessus de la moyenne, la corpulence assez forte. Le visage

un peu basané était encadré par une barbe très noire ; peut-être Silverstein la teignait-il déjà.

Les cheveux noirs aussi, devenaient rares ; l'ivoire du crâne apparaissait sous les mèches que le coiffeur disposait intelligemment.

Sous les paupières plissées et en coquilles de noix, des yeux d'onix pétillaient, cernés par une couche de sépia.

La face était quelque peu squameuse à la suite d'une récente affection cutanée, qui n'avait pas encore complètement disparu.

Un gros diamant à l'annulaire, un rubis au petit doigt, une chaîne magnifique battant sur l'estomac, une perle énorme à la cravate paraient Nephtali Silverstein, qui était en outre décoré du Médjidié.

Avait-il vu le jour, au hasard d'une migration de sa race ou de sa tribu, dans les pays balkaniques ou dans les Echelles du Levant, malgré son nom germanique ? On l'ignorait.

Depuis vingt-cinq ans il était à Paris, où on l'avait toujours connu très riche. On ne demande ni état civil, ni casier judiciaire à ces personnages-là.

L'ensemble manquait assurément de distinction ; mais les lèvres épaisses gardaient un sourire bon enfant qui suppléait aux qualités absentes du véritable homme du monde.

La voix était légèrement rauque, chaude et caressante pourtant, quand il le fallait.

Il répondit :

— Ma femme voudrait inaugurer notre hôtel du Parc Monceau avant la fin de la saison ; or, cela dépend de M. Vernier ; je me suis permis de venir lui demander où il en était de ses travaux.

— Mme Silverstein est en bonne santé ? interrogea Mariana.

— Très bonne... Elle m'a chargé de vous présenter ses compliments.

— Vous la remercirez beaucoup et vous voudrez bien lui retourner tous les miens.

— Elle a plus fait... Elle m'a chargé de vous inviter au bal que nous donnons dans huit jours.

— Mme Silverstein est vraiment trop aimable.

Mme Vernier et son mari avaient dîné deux fois chez le financier.

Mme Silverstein s'était montrée des plus affables. Silverstein avait adressé à Mariana quelques madrigaux fort bien tournés, tout imprégnés de la poésie de Saadi, l'auteur du *Jardin des Roses*.

Il reprit, fixant ses yeux sur ceux de la jeune femme :

— Vous acceptez.

— Je consulterai M. Vernier, répondit-elle.

— Je compte sur vous.

— Mais pourtant...

— Je vous en prie !

Paul Vernier apparut.

— M. Silverstein ! s'écria-t-il, stupéfait.

Le sculpteur n'avait pas été prévenu. En quittant Mariana, il s'était remis à l'ouvrage avec une nervosité qui lui enlevait ses moyens.

Les paroles de sa femme l'attristaient. Après avoir essayé en vain de retrouver son calme, il avait résolu de s'entretenir de nouveau avec celle-ci, et venait la retrouver dans ce but.

— Moi-même, mon cher M. Vernier, fit Silverstein avec beaucoup de rondeur.

Il exposa le double but de sa visite.

— Vous n'êtes pas froissé ? dit-il.

— Aucunement... Je vais vous montrer mes dernières maquettes.

— Alors, je puis m'occuper de la crémaillère ?

— Tout sera certainement prêt dans quelques semaines.

Silverstein se rendit à l'atelier de l'artiste.

Paul n'avait plus qu'un bas-relief à fournir pour la fontaine monumentale ; il lui restait en outre quelques ornements à exécuter. Mariana avait accompagné les deux hommes.

— C'est très bien tout cela, s'écria Silverstein ; je suis enchanté. Allons, allons ! Vernier, vous êtes en très bonne voie.

Il continua, devenant très familier et très expansif :

— Vous aurez bientôt une grande réputation, mon ami.

Paul, très confus et très rouge, s'inclina, balbutiant de timides remerciements.

Le financier continua :

— Et j'aurai eu le mérite de découvrir un nouveau talent, je m'en applaudis à l'avance... Plusieurs de mes amis m'ont déjà parlé de vous... Quand j'inaugurerai mon hôtel, vous y aurez votre large part de succès... Soyez tranquille, quand Silverstein s'attache à quelqu'un, il le fait de tout cœur... Vous pouvez absolument compter sur moi.

PIERRE DE COURCELLE

A suivre

HISTOIRE DE CHAQUE JOUR

Le rhume est un intrus qui entre sans frapper; ayez toujours du *Baume Rhumal* pour le recevoir.

CHOSSES ET AUTRES

—En 1897, 113,276,000 de cigares ont été fumés en Canada contre 108,390,000 en 1895.

—L'Angleterre dépensera, cette année, plus de \$120,000,000 pour l'augmentation de sa marine de guerre.

—Les fabricants de salaisons de la province d'Ontario enregistrent chaque jour des ordres importants pour le Klondike.

Conseils d'un ivrogne à son fils :

Dans la colère, *madère-toi*,
Dans le doute, *absinthe-toi*.

—L'Amérique est sillonnée par 229,722 milles de voies ferrées, et le reste du monde habité par 204,231 milles seulement.

—Il y a bonne demande de flanellettes dans le gros. Les flanelles de Saxe sont très recherchées dans les nuances rose, bleu clair, blanc, écarlate.

—La reine Victoria reçoit 20,000 lettres par an de ses sujets. Les réponses donnent de l'ouvrage à une dizaine de secrétaires.

—La législature de Manitoba a décidé de ne plus admettre de Chinois à la construction des chemins de fer dans le Manitoba.

—Dans l'Afrique du Sud, on a dressé les chèvres au métier de gardiennes de bétail. On trouve dans les montagnes d'immenses troupeaux de moutons qui n'ont pour gardiens que des chèvres.

—Quelques-uns des Juifs les plus avancés qui vivent aux Etats-Unis, proposent que leurs coreligionnaires observent à l'avenir le Sabbat comme les chrétiens, c'est-à-dire le dimanche au lieu du samedi.

—La dette de Cuba, par suite de ses deux guerres civiles et du désordre qui règne depuis longtemps dans l'administration, s'élève aujourd'hui à plus de 500 millions de piastres, portant 48 millions d'intérêts. Partout dans l'île on ne voit que ruine et désolation. Ce n'est pas la guerre qui décime les populations, mais plutôt la misère et la famine.

—Le joueur de violon Salomon, qui donnait des leçons au roi d'Angleterre, Georges III, disait un jour à son auguste élève : " Les joueurs de violon peuvent se diviser en trois classes. A la première appartiennent ceux qui ne savent pas jouer du tout; à la seconde, ceux qui jouent mal, et à la troisième ceux qui jouent bien. Votre Majesté s'est déjà élevée jusqu'à la seconde classe."

LES CONTRASTES

Le chaud est l'opposé du froid; le *Baume Rhumal* est l'ennemi de la bronchite qu'il tue sûrement.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue*, du 15 mars 1898 : Souvenirs de la guerre, M. T. Funck-Brentano; La société de Nice, Prince de Valori; Sur la route du Klondyke, Mme M. Shaw; Le soleil des morts, M. C. Maclair; Une psychologie de Robespierre, M. A. Albalat; Portraits d'hommes politiques, M. H. Montecorholi; Gyptis, M. H. Guerlin; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam.

La quinzaine : Les provinces; L'armée; La marine; Les colonies; La critique littéraire; La critique dramatique; Les sciences; Bibliographie; Le carnet mondain; Conseils, mode, table des matières.

Administration et rédaction, 28, rue de Richelieu, Paris. Les abonnements partent du 1er et 15 de chaque mois.

N'ALLEZ PAS PLUS LOIN

Avec le *Baume Rhumal* seul, vous guérez rapidement les affections de la gorge et des poumons. 25c partout.

LE SPORT

LA CROSSE—LE NATIONAL

L'hiver s'est enfui; adieu, raquettes, patins, traîneaux, toboggan, cométiques et autres glissades qui, entre nous, ont un charme indéfinissable...

On va reprendre les jeux d'été, tels que les jeux de crosse, de croquets, le bicycle, etc. A ce sujet, nous dirons que le National, notre club de jeu de crosse canadien-français, va former deux équipes régulières, afin de poursuivre sa marche triomphale dans la ligne intermédiaire en même temps que dans la grande ligne.

Ses meilleurs joueurs prendront part aux différentes luttes; et ceux qui aiment ce genre de sport, verront encore de beaux jours.

Nous ne cesserons pas d'encourager par tous les moyens en notre pouvoir, toutes nos sociétés athlétiques canadiennes-françaises; c'est notre droit absolu—et ce nous est un bien doux devoir.

LE JEU DE DAMES

Lundi, 28 mars dernier, nos amateurs Montréalais du jeu de dames se rendirent à l'invitation que leur avaient faite leurs confrères de St-Jean d'Iberville.

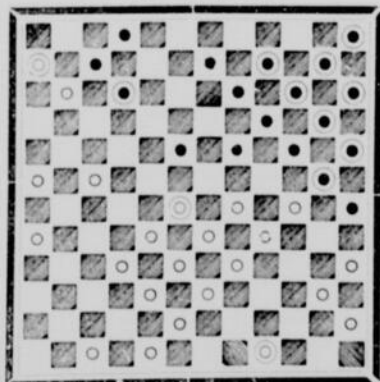
Le voyage fut très gai, la réception enthousiaste, les parties jouées fort animées. Rien de plus agréable que de voir la fraternité pleine de simplicité qui régna tout le temps de ce tournoi amical. Environ seize joueurs de Montréal avaient répondu à l'appel; ils ne regrettaient point leur démarche. Ils sont revenus vainqueurs; mais ils eussent été aussi contents d'être battus, tant on les accabla de prévenances à St-Jean.

Les parties battaient leur plein, quand on vint appeler tous les joueurs; il était minuit—vous savez, l'heure mystérieuse, l'heure sombre, l'heure pleine d'effroi.

Tout tremblants, nos héros s'avancèrent dans une obscurité triste, se serrant les uns contre les autres, et tombent... de saisissement devant une table richement servie! Vous dire avec quel entrain on fit honneur aux mets, aux vins fins, serait superflu! Mais ce que nous osons dévoiler avec remords, c'est qu'on jura... d'y revenir encore!

PROBLEME No 213

Composé par M. L. Paradis, Montréal
Noirs—18 pièces



Blancs—23 pièces

Les blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME No 212

Blancs		Noirs	
57	50	46	59
50	28	15	35
42	36	41	30
60	53	59	48
54	28 gagnent		

Consommption Guerie

La consommation peut-être guérie; sûrement et radicalement guérie. Nous avons plusieurs cas à l'appui de cette prétention. De nombreux cas déclarés sans espoir par d'éminents physiiciens, ont été guéris par le remède "Cannabis Sativa" du Dr Steven, —spécifique de la nature pour toute les maladies de la gorge et des poumons. J'ai une si grande foi en l'efficacité du remède "Cannabis Sativa"; je suis si convaincu qu'il guérira la consommation, le catarrhe, l'asthme et tous les maux de la gorge ou des poumons que j'enverrai un paquet suffisant pour douze jours de traitement, absolument sans charge, droits payés, à toute personne souffrante qui m'enverra un exposé exact de son état. Je ne dis pas qu'un paquet effectuera une guérison complète, mais je crois qu'il en résultera une si grande amélioration que le traitement sera continué jusqu'à guérison complète.

GRATIS

"Je ne saurais vous dire quel changement un paquet de "Cannabis Sativa" a opéré en moi. J'avais une terrible toux, j'étais démoralisée et sans forces; ma peau était sèche et couverte de taches brunes. Mes amis n'avaient aucun espoir de me voir revenir à la santé. Ils disaient qu'il était inutile de me procurer le remède; mais j'avais été guérie du catarrhe par lui et l'avais recommandé à d'autres qui avaient été soulagés. Je commençai à aller mieux aussitôt que j'en fis usage; et quand il fut fini, ma toux avait disparu; au bout de quelques semaines j'étais capable de travailler comme à l'ordinaire. Les taches de la peau se sont effacées et ne sont pas reparues.

"Je n'éprouve plus dans les poumons ce malaise que j'ai enduré pendant des années, et depuis mon enfance je n'avais pas passé un hiver sans rhumatisme jusqu'à ce jour. Je n'en ai pas eu la moindre attaque cet hiver dernier. Je vous souhaite toutes sortes de succès et prie Dieu de vous bénir dans votre louable ouvrage.

MME JOHN ELLIOTT, Richard's Landing, P.O., Ont.

W. A. NOYES, 820, Powers Block, Rochester, N.-Y.

CONSOMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'opposa plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse. Indiquer ce journal en écrivant. — S'adresser à W. A. NOYES, 820, Powers Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

ON DEMANDE Pour un ancien et expérimenté, homme ou femme bien élevés, ayant de bons principes religieux, pour remplir les fonctions de directeur, faire le travail de bureau et la correspondance de la maison. Maison d'affaires établie depuis longtemps déjà. Traitement \$900. Envoyer adresse avec timbre pour réponse et recevoir les conditions, à A. P. Elder, Directeur général, 189, avenue Michigan, Chicago, Ill.

BANQUE D'EPARGNE

De la Cité et du District de Montréal

L'assemblée générale annuelle des Actionnaires de cette banque aura lieu en ses bureaux, rue St-Jacques, le

MARDI, 3 mai prochain, à 1 heure après-midi,

pour y entendre lecture du rapport annuel, et y procéder à l'élection des Directeurs.

Signé :

H. BARBEAU, Directeur.

Montréal, 1er avril, 1898.

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un specimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement: un an \$4.00; six mois \$2.50; trois mois \$1.20; un numéro, 30c.

Abonnez-vous au MONDE

ILLUSTRE, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

MONFORT HOTEL

SITUE A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommande aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous.

Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les Sportmen y trouveront sport et confort complets.

Conditions raisonnables.

J. H. CHALES,

Propriétaire.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**

Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Flacon : 5 fr. — Franco : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou **Lait Candé**
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, et sans HALE.
Rougeurs, Rides précoces, Rugosités,
Boutons, Efflorescences, etc. conserve la
peau du visage claire et saine — A l'état
pur, il enlève, on le sait, les taches et
Taches de rousseur.
Il date de 1849

CANES, Paris — 85 St-Denis, St

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans COLIQUES ni NAUSEES
sans AUCUNE PÉRIODE
ni avant
ni après
du

par les
CAPSULES
L. KIRN
A l'Extrait Alcoolique
de FOUGÈRE Mlle Paré
sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'effi-
cacité que des Capsules qui
portent sa signature.
PARÉ, Pharmacien HAVROU,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux - Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité - faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cachete, franc de port
Seuls dépositaires: Cie Medicale du Dr. Jean
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

L'APRÈS LAVERGNE
Photographes

No 360 RUE ST DENIS
TEL BELL 7283. MONTREAL
- MARCHAND 843. P.Q.

Avez-vous besoin d'une montre ?



Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux: Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravee, la boîte Dueber est gravee, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grands pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner: si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la: il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50: ce n'est que juste.



L'autre, boîte très bien gravee, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co.
33, Dearborn St., Chicago

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs, Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflet, Paris, France.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:
L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Faussees dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

14427



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

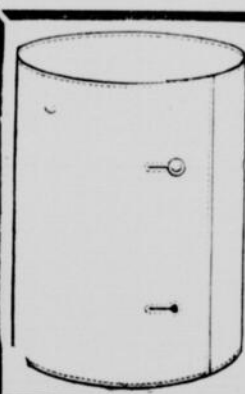
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnement Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal



CHAPEAUX ! CHAPEAUX ! !

Nous venons justement de recevoir, des principales maisons d'Angleterre, de France et des Etats-Unis, ce qu'il y a de plus nouveau, et les prix sont excessivement bas. Les formes, pour ce printemps, sont remarquablement bien choisies.

Comme d'habitude, notre assortiment de chemises et de merceries défie toute compétition sous le double rapport de la qualité et du bon marché.

Chemises à ordre, \$18.00 à \$24.00 la douzaine. Ce département a acquis une réputation dont nous sommes fiers, et plus que jamais nous sommes résolus à la soutenir.

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi
ABONNE: Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 56f 29f 15f
MENT: Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. **Par de patente, pas de paye.**
MARION & MARION, EXPERTS.
No. 185 rue St. Jacques, Montréal, T. l. 2398.
L'Illustration et Journal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description in which we ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year: four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co., 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington D. C.



LE SEUL

journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est
LA SAISON
60, Rue de Lille, Paris
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous conviendrait qu'il est en même temps le plus riche en littérature fine et la plus ingénieusement marché entre tous

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine. Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'écriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes 2fr.
Ph^o MALAYANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION:

60,457

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire
DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilletton et des nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Bruchési, Mgr Laflèche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

G.-A. Nante
Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel
Administrateur.